

Bougon anonyme

Le Gang des Vieillards



**PRIX
ONCOURT**

Sous la Cape

COLLECTIF, *Catalogues lacunaires des éditions Mozschar et du Rhib*

ANONYME, *Nuit • L'An zéro de Jésus-Christ*
Un Jeune Homme ordinaire • Boujma
Francesa, récit d'une prostituée • De un à huit (reprise)

HURL BARBE, *Pompe le Mousse • Les Celtes mercenaires*

PATRICK BOMAN, *Des nouilles dans le cosmos*
Les Canines dans le pâté • Huit Nocturnes
Les Innommables et autres histoires de Canines
Amours, Délices et Morgue • Peabody se rince l'œil

BOUGON ANONYME, *Kiffe-un-vieux.com*
Crack à l'hospice • Arnaque à Compostelle
Les sœurs Tapin • Cannibale foot • Homard à la Koons
Goncourt toujours!

LESVICES CAROLE, *Le Trou du Diable*

FRÉDÉRIC CHAGNARD,
Le Cabinet fantôme de Monsieur Crinquette
Le Vieux au Rolleiflex • Grosse Patate

PIERRE CHARMOZ,
Première ascension népalaise de la tour Eiffel
et autres cimes improbables • Zeb

PIERRE CHARMOZ ET STUDIO LOU PETITOU,
Le Vampire de Wall Street • La Canine impériale

CHOCOLATCANNELLE, *Témoin • Exhibition on line*
Vacances à l'Auberge rose

GASPARD DE LA NOCHE,
Luna di Miele et autres histoires de montagne
L'Homme à la moto • Nathalie • Une beauté suffocante
Vapeur mortelle • Fantaisie

GILLES DERAIS, *Trilogie Lange*

PIERRE LAURENDEAU, *Signé Fornax • L'Architecte*
Pour dire sous la louche

YVES LETORT, *Le Sérum du docteur Pest*
Florence, l'amusée des offices • Mathilde
Un cas d'adoption • Huguette

LOUPETITOU, *Les Aventures du chevalier de Torgluff*

NOANN LYNE, *L'Ivresse des sens*

CÉLINE MALTÈRE, *Les Cahiers du sergent Bertrand*

NOIRCEUIL, *Sandre • La Maison aux Masques*
Le Boudoir dans la Philosophie • Nuit d'orage

NOIRCEUIL / LIA, *Trilogie lia*

SYLVAIN R:É, *Faux Pas*

YAK RIVAIS, *Francoquin • Spymaster vs Blackspider*

RENÉ TROIN, *Chantier Schéhérazade*

JULES VEINE, *L'Atour infernal • Le Voyage dans les spasmes*

LE GANG DES VIEILLARDS



Bougon anonyme

e Gang
des Vieillards

Sous la Cape

Sommaire

kiffe-un-vieux.com	9
Crack à l'hospice	21
Arnaque à Compostelle	33
Les sœurs Tapin.....	49
Cannibale foot	65
Homard à la Koons	79
Goncourt toujours!	91

kiffe-un-vieux.com

Sur Internet, je suis tombé sur le site *kiffe-un-vieux.com*. Pour s'inscrire, il faut être un mec de plus de cinquante ans – et c'est gratuit !

Les dames, elles, doivent avoir moins de trente ans – c'est payant pour elles.

Ayant l'âge de la carte Seniors +, j'ai rempli une fiche descriptive.

Physique : un peu gras du bide, cheveu clairsemé, bajoues en formation, poil blanchissant et plutôt fourni.

Sport préféré : sieste roteuse.

Je like : les ados prolongées avec couettes, les dodues épilées, les vicieuses brunettes aux yeux en amande douce-amère, voire les transgenres si fesses rebondies et bouche pulpeuse.

Particularités : mou de la teub, dents jaunies.

Photo jointe : un gros plan du bas-ventre, en slip flapi, laissant deviner un paquet ayant été oublié dix ans sur les étagères de l'amour.

Pour rigoler, à « *signes particuliers* », j'en ai rajouté dans le peu ragoûtant : bave quand il s'ennuie, s'endort au point G, ne se coupe pas les poils de nez.

Avec un tel portrait, pensais-je, j'allais décourager les plus laiderons des fausses ados pluricentennaires. Détrompez-vous ! Une avalanche de smiles, de «slt» et de «j'te kff grav» dès que

je me suis connecté au chat. Je me branchai sur Silva, une gironde Bordelaise de 21 ans.

«*slt, té vré vieu ou cé du toc?*» Je répondis, en français complet: «Chère mademoiselle, je suis un authentique du mitan du siècle dernier; mes bourrelets cent pour cent vieillesse en témoignent.»

«*tro kool! j'te kff grav, t'a cam?*» Avec son aide, je réussis à brancher la videocam achetée la veille et à la promener sur mes replis intimes.

«*waouh! té super com keum*» «Je vous plais à ce point?» répliquai-je courtoisement. «*té ding, mes copines son jalouz grav!*» Je manipulai ma verge molle sous l'œil indifférent de l'objectif. «*cé tro bon. tu peu t branlé?*» J'étais surpris par la ponctuation: la demoiselle, à défaut d'orthographe, maîtrisait les modes discursifs. Je repris sans enthousiasme excessif un mouvement rotativo-hélicoïdal sur un appendice totalement absent à la manœuvre. «*Atten! Jme branch*» Sur l'écran apparut un minois délicieux, juvénile; une bouche en cœur forma illico un bisou qui atterrit sur mes cristaux liquides. «Bonjour, Silva, vous êtes charmante!» réussis-je à pianoter tout en poursuivant ma tentative de décollage vers un Nirvana depuis longtemps inaccessible. «*té tro cracan, love*» La caméra de la demoiselle prit du champ et je pus admirer une nudité vaguement voilée d'un mini-string effiloché et d'un filet en résille retenant avec peine deux doudounes exubérantes. «Vous êtes absolument ravissante!» m'exclamai-je avec sincérité. «Puis-je cesser de tournicoter ma vieille manivelle?» «*no, cé tro bon!*» Sa petite langue vint lécher les pixels de mon écran 2048 x 834. «*mé ta teub, la*» Malgré le grotesque de la situation, j'approchai mon appendice de sa bouche virtuelle et Silva mima, avec une certaine conviction je dois dire, une fellation protégée par un millimètre de verre et 500 kilomètres

de distance. «*j'vé jouir, cé tro bon*» s'afficha au même moment à l'écran.

Là, j'ai eu un doute. Comment faisait-elle pour tapoter sur son clavier, les deux mains autour de mon sexe fantasmé, tandis que sa bouche simulait des privautés virtuelles?

«Vous n'êtes pas seule?» demandai-je, soupçonneux. «*nan, ya Béa. On é accro à ta teub.*» «Qui est Béa, chère Silva?» «*ma partner*» «Bonjour Béa, comment allez-vous?» «*cé sur! té tro mignon grav*» «On se fait une petite séance à trois, alors?» «*hi, mé fo pas ldire, jé pas d'abo sur le site*». «Ah! une resquilleuse? Coquine, je vais vous donner une bonne fessée!» La caméra prit du champ et je pus admirer la croupe de Béa, qui piano-tait sur le clavier, affalée sur la moquette. Elle releva sa jolie tête brune et m'envoya un baiser qui vint se coller comme un Post-it à côté de celui de Silva.

«*On fé koi, now?*» «Vous avez peut-être des devoirs pour demain?», suggérai-je. «*hi, dé factoiel é dé intégral, mé on a dja tout fé*» «*Ça te kiff qu'on s'kiss?*» «Euh! oui, c'est sûr grave», répondis-je en imitant le style d'jeun. Après avoir réglé la caméra pour que le lit entre dans le champ, les deux filles s'allongèrent et, prenant des poses de porn-star addictives, se kissèrent grave puis revinrent, le museau humide, tapoter à l'écran: «*sa ta plu?*». «Super grave maxi géant» «*et ta teub, tjrs mol?*» «Oui, elle résiste à toute sollicitation, c'est de l'anti-Araldite.» «*cé koi? de la beuh?*» «Non, l'Aradilte est une colle qui durcit après un mélange mou» précisai-je, un peu honteux de mon humour hors d'âge. «*cé tro génial, fo t'en met sur ta teub*». «Hélas! mesdemoiselles! Il en résulterait des dommages corporels irréversibles pour le porteur de ladite teub.»

«*on s'voi kan IRL?*» «Pourquoi voulez-vous faire un IRM?» répondis-je, interloqué. «*nan, pas IRM, IRL – in real life*» «Ah! hum... Rien ne presse! Vous habitez Bordeaux, moi

Paris. Je ne voudrais pas que vous engagiez des frais excessifs pour une rencontre qui vous décevrait certainement.» «*té fou, un vieu kom toi, cé top mignon! On te kff grav!*»

On fit encore bien des folies, toujours séparés par nos deux écrans. «*aten, on te snapchat un uro*» Les deux filles disparurent de l'écran et, une minute après, je reçus une photo biodégradable des polissonnes en train de faire pipi dans la baignoire. «*sa ta plu?*» s'afficha à l'écran. «Oh! Félicité! Deux jouvencelles offrant à un vieil homme leur mousseuse miction!» «*kék tu di?*» «Heu... Oui! Super!»

Vint le moment de se quitter: «*on se fé un one night ou un PQR?*» «Oh, ce n'est peut-être pas nécessaire d'alerter *Sud-Ouest!*» répondis-je, embarrassé. «*cé koi Sudwest?*» «Eh bien, le journal bordelais, si le titre n'a pas changé depuis mes années d'études, au siècle dernier... Vous avez évoqué la Presse Quotidienne Régionale...» «*ah! tro kool, le vieu. Ben no, cé Plan Cul Régulier*». «Ah! je préfère... Commençons par envisager un *one night*, c'est plus prudent...» «*a bon?*» «Vous risquez de vous lasser rapidement: un vieux, c'est fragile, ça fatigue vite...» «*tro mignon, je kff grav!*» Était-ce Silva, était-ce Béa qui se pâmait à l'évocation de mes défaillances vasculaires? Qu'importe, elles étaient accro-géronto; il fallait profiter de l'opportunité. Nous convînmes d'un rendez-vous parisien pour le week-end. Je proposai à Béa et Silva de les héberger et de leur faire visiter la capitale.

*

Montparnasse, samedi, 14.53, arrivée du TGV en provenance de Bordeaux Saint-Jean. Je suis sur le quai, à la main un panneau pré-imprimé aux couleurs de «*kiffe-un-vieux.com*», avec mon pseudo: **Caramelmou**. Ignorant un autre panon-

ceau tenu par « Gradubid », qui attend, lui aussi, sa cargaison de chair fraîche, Béa et Silva se précipitent sur moi.

– Ouh ouh ! Caramelmou ! hurlent-elles.

Elles se jettent à mon cou, deux Zazie pétillantes, tout excitées de rencontrer grand-papa sucre d'orge. Les gens se retournent, amusés.

– T'es trop bien ! s'exclame Béa (la brune). On se fait un *selfie*.

– Euh, là... devant tout le monde ?

– Ben quoi, s'étonne Silva (la blonde), ça te gêne.

– Quand même...

Je me tortille, jette un regard à droite, à gauche, cherchant l'inévitable fonctionnaire de la police des mœurs qui va m'em-bastiller pour un acte dont je n'imagine même pas l'incongruité. Mais je comprends vite que la manip est anodine. Béa tend son smartphone à bout de bras. Les deux filles collent leur tête contre la mienne, font une grimace et, clic ! la photo part coloniser les réseaux sociaux.

Nous nous dirigeons vers le bus 91. Les deux téléphones couinent en même temps.

– C'est trop top ! Déjà des smiles. Regarde !

Béa me tend l'appareil. À l'écran, un visage post-ado, version brunch moisi, sous-titré : « *trop d'la ball, girls ! Un vrai vioc !* » Silva sautille sur place :

– Génial grave ! C'est Kévin. Se tournant vers moi, m'embrasse à pleine bouche : Tu t'rends compte ! Kévin !

– Ah ! bonjour, Kévin !

J'adresse un petit signe de la main au bigmac juvénile. Les deux filles rigolent :

– T'es en mode solo, là, *man*. Il ne te voit pas.

– Ah bon. Et Kévin, c'est votre euh... petit ami (une pointe de jalousie venimeuse).

– T'es fou. C'est le DJ du *Karaoké*.

– Ah!

Je n'ai rien compris, mais désireux de briser là une conversation sans issue entre un australopithèque arriéré et deux charmantes représentantes du genre *homo twitterus*, je les pousse dans le bus 91 sur le point de démarrer. Nous nous installons dans le carré du fond, moi entre mes deux admiratrices, qui n'en reviennent pas de leur chance.

– Je te l'avais dit qu'il était mignon! (Béa à Silva.)

– «Sixième Incontinent» n'était pas mal non plus... (Silva à Béa.)

– Mouais, mais tocard. Je suis sûr qu'il s'était vieilli de vingt ans au moins, tandis que «Caramelmou», c'est un vrai vieux tout blanc!

Ça ne les dérange pas plus que ça de déballer ses avantages devant l'intéressé. Elles se frottent à moi comme deux chattes.

– Alors tu ken plus? interroge Béa (ses beaux yeux myosotis me scrutent jusqu'au trou de l'âme).

– Euh... Pouvez-vous poser la question en français du XXI^e siècle?

Elles se marrent.

– Tu *baises* plus? assène Silva, sa petite main toute moite dans la mienne, sèche et constellées de «fleurs de cimetière».

– Hélas! Dieu nous a créés avec une prostate. Ce que le Seigneur nous a donné, le saigneur le reprend...

– C'est quoi, *prostate* (elle prononce comme «States»)? interroge la blonde Silva.

J'ai chuchoté:

– Une petite glande qui enserre délicatement la verge et contribue à son raidissement tout en favorisant la production de sperme.

– Ah, génial! tonitruie la brune Béa. Il bande mou et il gicle plus. C'est trop top, grave.

Quelques visages réprobateurs, dans la septantaine féminine, se tournent vers notre trio. Je rougis involontairement. Le bus arrive à hauteur d'Austerlitz.

- C'est encore loin? J'ai trop envie! ronronne la brune Béa.
- Encore vingt minutes.
- Je suis toute mouillée.

Elle prend ma main et, relevant sa petite jupe estivale, la pose sur une mignonne culotte de satin imprégnée.

– Chère Béa, je suis bouleversé de provoquer chez vous un tel émoi.

Les deux filles s'esclaffent.

– Et il parle comme dans les vieux docus de la télé. C'est génial grave!

Elles me pétrissent l'entrejambe.

– Rien du tout! Tu t'rends compte de la chance! ronronnent-elles en chœur.

J'ai hâte de mettre fin à ce concert de louanges gérontophiliques. Le bus arrive à la gare de Lyon. Nous descendons. Les deux jeunes filles font se retourner quelques matous, qui roulent les mécaniques dans l'espoir d'attirer leur attention. Mais elles n'ont d'yeux que pour le vieux qu'elles ont réussi à « pécho », trop top!

Chez moi, je les invite à s'asseoir sur le canapé.

- Un rafraîchissement? Un petit miam-miam?
- T'es fou, on est trop excitées!

Et hop! T-shirts moulants et jupettes volettent dans la pièce. Elles m'entraînent vers la chambre.

– Pas de temps à perdre! déclare, péremptoire, la blonde Silva.

- Je cam, là, précise la brune Béa, le smartphone à la main.
- C'est Kévin qui va pas le croire!

Jetons un voile pudique sur ces moments d'intimité partagée (Silva, énamourée, me pinçant le bide: «C'est du vrai gras, là!»; Béa, béate, manipulant mon ustensile, version métronome: «Du mou pour techa!»).

On se réattife, se repomponne. Silva sort du Coca de son sac:

– Tiens, on a pris une bouteille pour fêter ça!

– Trop sympa, les filles! je m'écrie, comme s'il s'agissait d'un millésime rare.

– C'est du zéro light, hein!

Nous papotons comme de vieux amis.

– Et, à Bordeaux, vous faites quoi?

Silva:

– Je termine mon master à l'ESGCF, management et réseaux sociaux.

– Cool, me surprends-je à répondre.

Béa:

– Et moi, une prépa pour entrer à Polytechnique.

– Ah! super! Et les garçons?

Les deux font la moue.

– Trop jeunes, immatures, foot, bière... Et puis, y'a que les couguars qui les intéressent.

Je prends la pose grand-papa confiance, à qui l'on raconte les petites misères de la vie.

– Je comprends...

Nous évoquons Bordeaux, où j'ai fait mes études. Montaigne...

– Ah oui, c'est le lycée où j'ai passé mon bac, dit Béa.

Je précise que c'est aussi un grand écrivain, l'auteur des *Essais*, et que son tombeau se trouve au pied du grand escalier de la faculté des lettres. Silva tord le nez, fait un geste de dégoût avec la main:

– Alors là, tu vois, la nécro, c’est pas mon truc. Je connais une fille, en première année de médecine, qui a tenté une fois, pour voir. Moi, j’aurais pas fait ; les vieux oui, les morts ça me dégoûte.

– Hum... Montaigne est mort depuis quatre siècles.

– À plus forte raison ! renchérit la douce Béa. Nous on fait pas.

Je prends note mentalement : pas de visite quai de la Rapée, ce week-end.

*

Le soir, Béa et Silva veulent absolument découvrir le Barrio Latino. « C’est le must ! » N’ayant aucune envie d’aller gesticuler au milieu des gominés en sueur, je leur passe une clé, prétextant une fatigue bien compréhensible après notre séance de gymnastique. Les deux filles s’habillent sexy, se maquillent avec goût et me lancent un bisou avant de claquer la porte.

Je me précipite sur *kiffe-un-vieux.com*, repère la fiche d’un collègue en piteux état. Nous prenons rendez-vous. Il arrivera vers 23 heures. Si les filles ne sont pas rentrées, on se fera un Scrabble. « Elles vont kiffer la surprise ! » me dis-je, tout content.

« PapyPampers » sonne à 23 heures pétantes. Heureusement qu’il y a l’ascenseur, parce que, avec son déambulateur, il aurait mis trois jours pour arriver au sixième.

– Bonjour, moi c’est « Caramelmou ».

– Ah ! salut ! Dis donc, elles sont chaudes, les petites ?

– Brûlantes, mais épuisantes ! J’ai obtenu du sursis, mais, quand elles vont rappliquer, faudra assurer.

– T’inquiète ! J’étais major de ma promotion !

Le pauvre vieux fait peine à voir. Outre le déambulateur, il y a l’appareil à oxygène. Une vraie ruine sur pattes, le cador !

– Si ça te dérange pas, je ferais bien un petit somme, avant le cyclone.

Clin d'œil... Enfin, ce qu'on en voit sous la paupière tombante. «PapyPampers», c'est le stade ultime, l'antichambre du catafalque. On peut pas trouver en plus mauvais état. Je m'enquiers :

– Tu es vraiment incontinent, c'est pas une blague ?

Il baisse son pantalon – difficilement –, montre la couche XXL, comme un trophée.

– Tu vois bien !

– Ah ! ça me rassure... Faut pas les décevoir. À leur âge, une contrariété, ça peut mal tourner.

«PapyPampers» s'est effondré sur le canapé, en vrac ; il ronfle comme un réacteur d'A380. Quand les filles reviennent, il est 2 heures du matin. Béa râle :

– Et le mec, t'as vu ! il me collait, une vraie sangsue... Tiens, qui c'est celui-là ?

Elle vient de découvrir la loque humaine. Silva se précipite :

– Oh ! trop mignon. C'est pour nous ? demande-t-elle, des étoiles dans les yeux.

Je prends mon air de grand-papa mystère, agite un doigt mutin :

– Si vous êtes sages !

Elles se tortillent et, polissonnes, se sucent un doigt :

– On est trèssss sssages, nousssss.

C'est dit sur un ton «petite vicieuse irrésistible». On se fait une langue à trois, quelques papouilles, puis les filles, bien chauffées, se jettent sur «PapyPampers» et lui retirent son pantalon sans que le vieux débris se réveille.

– Whaoouuh ! Une maxicouche. J'en crois pas mes yeux, s'exclame la blonde Silva.

– C’est un vieux de chez vieux, ça c’est sûr! renchérit Béa, béate.

« PapyPampers » est infatigable – une vraie surprise –, méritant sa réputation de major de promotion 1930. Les deux filles doivent lever le pouce :

– J’en peux plus! souffle Béa.

– Il m’a vidée, hoquette Silva.

L’affreux débris me lance un clin d’œil complice.

– J’té l’avais dit, avec moi, c’est boulet de canon dans la muraille.

Je n’ai pas bien compris la métaphore, qui semble toute personnelle, comme sa façon d’utiliser son déambulateur pour y faire gigoter les demoiselles, tout en leur refilant des giclées d’oxygène. Ah! le salopard! Il a des arguments.

Crack à l'hospice

C'est PapyPampers qui a eu l'idée. Vous vous souvenez de lui? l'ancêtre contacté sur *kiffe-un-vieux.com*; il a fait monter au dix-huitième ciel mes copines Silva et Béa. Ah! le sacripant! Avec son déambulateur et son appareil à oxygène, il cache bien son jeu! On est resté en lien, grâce au site. Et, de temps en temps, on se fait une *old partouze* avec des jeunettes que nos corps fripés font kiffer. Je dois reconnaître qu'à côté de ses performances, je suis petit joueur.

Une nuit, pendant que quatre charmantes post-ados roupillaient en tas sur ma moquette, il m'a fait part de son projet: monter un gang de vieillards. Comme je m'étonnais, il m'a affranchi:

– Tu sais, les incivilités des jeunes, j'm'en fous. D'ailleurs, on ne parle jamais des incivilités des seniors, et là, il y aurait beaucoup à dire: les vieilles qui font exprès leurs courses aux heures de pointe pour emmerder les mères de famille, t'as remarqué?

– Ouais! et y'a les petits vieux sournois qui essaient d'utiliser leur décrépitude comme coupe-file dans les queues; ça aussi, ça m'énerve!

– Mais quand même, parfois, il y a de l'abus (je parle des jeunes). Avant-hier, je me baladais tranquillement dans une rue sombre, mal fréquentée paraît-il. Je suis soudain cerné par quatre loubards qui me charrient gentiment: «Alors le

vieux, t'as besoin d'un coup de main pour avancer?» Ils me soulèvent du sol et partent au pas de course. Un décroche mon appareil à oxygène et s'en envoie des giclées dans le nez. Je gueule comme un putois: «Laissez-moi! Laissez-moi!» «Comme tu veux!» Ils m'ont fait tomber, et j'ai eu un mal fou à me relever. Ils sont partis en se tapant dans le dos. «T'as vu, la tronche du vieux! C'est marrant!» J'ai réfléchi à une expédition punitive – c'est des petits dealers et ça les agace que je me promène dans leur secteur. Je peux compter sur toi?

J'ai marmonné un vague «oui» et, comme les quatre ravissantes se désenchevêtraient, nous avons repris nos exercices.

*

Deux jours après, PapyPampers me téléphone.

– C'est pour ce soir.

– Quoi, ce soir? Une autre partie de jambes en l'air.

J'avais eu un peu de mal à récupérer de la séance précédente; je ne me voyais pas reprendre du service aussi tôt. J'avais même mis ma fiche de *kiffe-un-vieux.com* en stand-by.

– Mais non, vieil obsédé! rigole PapyPampers au bout du fil. L'expédition punitive.

– Euh... de quoi tu parles, là?

– Ben, tu te souviens quand même de notre conversation?

J'avoue le trou noir, l'Alzheimer probable. Un peu agacé, il me rafraîchit la mémoire.

– Je me suis renseigné. Ce soir, ils ont une livraison de crack. On va bien les arranger.

J'ai beau protester que je n'ai pas mon certificat de close-combat et que je crains plus que tout la douleur physique, rien n'y fait. Buté comme seuls les petits vieux peuvent l'être, il me fixe rendez-vous sur les quais, à 23 heures.

– Achète-toi une batte de base-ball et sois à l'heure, hein !

*

À 23 heures, il pleut, évidemment. Je préférerais poursuivre la lecture de mon excellent polar (*Heidegger contre le D^r Mabuse*), mais je me résigne à rejoindre mon complice, espérant le ramener à la raison. Arrivé près des arcades qui bordent le quai, je suis hélé d'un discret « psttt ». PapyPampers se tient dans l'encoignure d'une porte cochère et me fait signe de le rejoindre.

– T'as cinq minutes de retard ! bougonne-t-il. Ils sont en pleine transaction.

Il me montre deux véhicules – de gros 4x4 noirs tous feux éteints – garés à vingt mètres.

– On laisse les vendeurs partir. Les autres vont vouloir tester la came ; ils resteront cinq minutes. On se jette sur eux et on leur pique voiture et marchandise.

Je ne fais pas de remarque désobligeante sur le « on se jette sur eux », mais tente une argumentation rationnelle.

– Hola ! Tu y vas un peu fort, non ? Ils sont combien dans la voiture ?

– Seulement quatre.

– Ah ! me voilà rassuré : à deux – plus un déambulateur, il est vrai – c'est du gâteau !

– Je t'ai pas raconté ma vie ? Figure-toi que j'étais dans l'antigang. J'étais là quand on a plombé Mesrine. Les techniques de combat, ça me connaît !

Ce curriculum vitae ne me rassure pas, loin de là ! PapyPampers prêt à se jeter sur les voyous comme au bon vieux temps de la guerre des gangs à papa. Je serre ma batte flamboyante neuve. La première voiture allume ses phares, démarre en

douceur et se perd dans le crachin. Comme l'a prédit Papy-Pampers, le second véhicule demeure stationné. Au bout de trois minutes, mon associé s'écrie, tremblotant de la voix et du corps :

– On y va !

Il avance à tout petits pas, bouteille à oxygène arrimée à son dos. Il fait pitié, le vieux débris... Je ne vais pas l'abandonner, même si notre aventure s'achève – au mieux – par des poly-traumatismes et quinze jours d'hôpital. Je le rattrape alors qu'il tente d'ouvrir la portière du conducteur, verrouillée. Je donne un bon coup de batte sur le pare-brise. À l'intérieur, ça s'agite. Malgré les vapeurs de crack, les quatre voyous perçoivent une vague menace à la périphérie de leur territoire. PapyPampers se penche et avec un poignard de commando perce le pneu avant gauche. Je fais de même avec celui de droite (mon poignard est aussi neuf que la batte). Le passager avant déverrouille sa porte et est cueilli d'un swing d'anthologie. Il s'effondre sur le pavé mouillé. Ne perdant pas de temps à expertiser l'état du malfrat, je donne un bon coup sur la tête d'un second voyou, passager arrière droite, qui a eu la mauvaise idée de sortir du véhicule sans regarder. Je fais rapidement le tour du 4x4 par l'arrière et vise la rotule du troisième lascar, seule partie visible de l'individu en train de s'extraire, jambes en avant, de son siège. Il doit avoir très mal, car il pousse un cri horrible. En même temps, une rafale de pistolet-mitrailleur emplit l'habacle de bruit, de fumée et d'impacts de balles : le maladroit, en se rejetant en arrière avec sa rotule en morceaux, s'est crispé sur la détente de son engin et a envoyé la purée à l'égaillé. Pas de chance, c'est son copain conducteur qui a pris, décorant le tableau de bord d'un Jackson Pollock plutôt réussi. « Technique mixte », comme écrivent les experts des salles de vente ; là, je dirais plutôt : « os, cervelle et liquides corporels ».

C'a duré moins de trente secondes, et PapyPampers s'énervait toujours sur la portière avant. Quand il réussit à l'ouvrir, il ne peut que constater les dégâts. À l'arrière, ayant délaissé son engin de mort, le tireur fou concentre son attention sur son genou, qu'il tient à deux mains; j'en profite pour lui balancer un swing en pleine tronche; sous le choc, un des yeux sort de l'orbite et pendouille, sanguinolent, sur la joue.

PapyPampers se rapproche en tanguant du passager arrière affalé sur le cuir haut de gamme et, prenant un appui incertain sur son déambulateur, enfonce son poignard dans le bide du malfrat, en tournicotant, méticuleux. J'assène quelques coups de batte supplémentaires aux deux voyous allongés sur le quai mouillé, afin d'assurer notre retraite (sans jeu de mots). Puis je m'empare des paquets de came et les fourre en vrac dans le sac à dos avec le poignard et la batte.

– Allez! on se tire.

Je prends PapyPampers par le bras, le rééquipe de son déambulateur, ajuste la bouteille d'oxygène sur son dos et nous disparaissions dans la nuit tandis que mugissent les sirènes de police.

*

Le lendemain, les quotidiens affichent à la Une: « *Guerre des gangs: deux morts, deux blessés graves* » et relatent avec détails notre petite aventure. « On s'interroge: qui? quoi? pourquoi? » « Le commissaire Migras mène l'enquête. »

J'ai rendez-vous à quatorze heures chez PapyPampers, avec la came. Il habite dans un immeuble assez chic, qui aurait tout de même besoin d'un peu de crème antirides. Comme je pousse la grille d'entrée, une mémé à chienchien; elle sort, tandis que je tiens poliment la porte ouverte. Elle n'a ni regard ni merci pour ma personne.

– Hé, la vieille peau, on pourrait être polie!

Elle se retourne, effarée, puis disparaît en tirant sur la laisse du médor-cador.

Dans l'ascenseur, je fais le bilan express de la nuit. Je n'éprouve aucun remords ni la plus minime compassion pour la famille des « victimes »; pas plus pour les deux survivants, qui doivent se tortiller sur leur lit de douleur. Sur le journal, les photos des quatre voyous ne laissent d'ailleurs guère de place à l'émotion: des tronches de brutes, les neurones grillés par le crack; des méchants indubitables, qui ont sûrement un pedigree long comme un discours présidentiel de rentrée, malgré leur jeune âge: l'ainé, chef de bande et conducteur, allait fêter ses 25 ans. Je reconnais aussi, lors de ce bilan introspectif, que la montée d'adrénaline n'est pas désagréable, malgré les courbatures aux bras.

PapyPampers me fait pénétrer dans son royaume. Je râle:

– Tu pourrais aérer, de temps en temps!

Ça sent le vieux, la pisser, le moisi, la saleté. Bref, tout ce dont j'ai horreur et que kiffent les jeunettes que nous levons par wagons entiers.

– Oh! ça va! on n'est pas là pour ça! Montre la came!

J'étale les vingt paquets, bien emballés, sous cellophane.

– Y'en a pour quatre cent mille euros, au bas mot, siffle pépère après examen du lot. On a bien bossé, hier!

Je ne veux pas pinailler ni le contrarier, mais le boulot, c'est surtout moi qui me le suis *cogné*!

– Je connais les filières. Je me charge de la vente.

Je me rebiffe.

– Pas d'accord! Nous faisons œuvre de salut public. La came, on la détruit.

PapyPampers prend son air mauvais d'ancien des Bat d'Af.

– Dis donc, minable, j'ai pas pris des risques pour qu'on

balance la poudre aux cabinets. J'ai des frais et c'est pas avec ce qu'on gagne qu'on pourra maintenir notre train de vie.

Là, je concède qu'il n'a pas tort : les soirées écornent sérieusement nos bas de laine. Elles sont gentilles avec leur Coca zéro light, mais c'est nous qui fournissons le caviar et le saumon fumé. Je mollis :

– OK pour cette fois. Et on partage 50/50.

*

« L'enquête et les policiers piétinent » titre *le Parisien hébété*. « Beau zeugma », souris-je en repliant la feuille de chou. De fait, le commissaire Migras n'a pas grand-chose à mastiquer. Nous portons des gants et les rares témoignages ont de quoi laisser dubitatif le plus éveillé des poulets : « Deux vieillards, dont l'un avec déambulateur, auraient été aperçus près du lieu du drame. » Pas sérieux, non ?

Je réactive ma fiche sur *kiffe-un-vieux.com* et lève une Géraldine mutine, qui a un trou dans son emploi du temps d'étudiante en littérature. On s'installe sur le canapé. Après les papouilles d'usage, elle repère *Heidegger contre le D^r Mabuse* et, tout ébaubie, sort de son mignon sac à dos version peluche en voie de disparition un *Deleuze vs Husserl*. Nous comparons les mérites des deux ouvrages. Géraldine a adoré la scène où Husserl attire le jeune inspecteur Deleuze dans son gourbi et l'attache après l'avoir estourbi. « J'en suis là ! c'est passionnant, et puis il y a plein de gros mots. » Elle lit, page 278 : « Husserl ricana et, s'approchant de l'inspecteur Deleuze, lui tira les cheveux en arrière. – Je vais te déconstruire, minable ! Malgré la souffrance, un fin sourire illumina le visage du policier, qui répliqua : – Essaie toujours de me transcender avec ta phénoménologie, j'en ai vu d'autres, ah ! ah ! ah ! » Je dois recon-

naître que ç'a du style! À mon tour, j'ouvre *Heidegger contre le D^r Mabuse*, page 187. «Mabuse tenait sa victime contre lui, un scalpel sur la gorge. – Reste où tu es, Heidegger, sinon je la précipite dans le Néant d'où on ne revient pas. Heidegger fut comme paralysé; il se prit le menton et murmura, pour lui-même: "Essence? existence? L'être n'est-il qu'illusion?"» Géraldine adore! Son petit corps se trémousse pendant que je fais la lecture. Elle mime (enfin, je crois) un orgasme, puis se jette sur moi en feulant: «Ah, les cochons, tu vois dans quel état ça me met!»

Nous croquons encore deux ou trois folies, puis, après un dernier bisou, Géraldine se rhabille. Sur le point de quitter mon appartement, son regard tombe sur la Une du *Parisien hebété*.

– Ah! l'affaire du Gang des Vieillards!

– Que dis-tu?

Géraldine a la voix dure, le visage fermé.

– Des salauds qui se sont déguisés en vieillards pour commettre leurs crimes!

– Hum... Les «victimes» (je mime avec les doigts les guillemets) sont tout de même de parfaites crapules: dealers et pire, si ça se trouve.

Géraldine se rassoit et se met à pleurer.

– Oui, sûrement... Sauf un: mon Patou, un jeune et brillant lieutenant de la police criminelle, infiltré. C'était son gros coup. Il était assis à l'arrière et il a eu le temps de voir le masque de celui qui lui a flanqué un coup sur la tête, avec sa batte de base-ball – un sale petit vieillard blême, avec un rictus affreux, et qui bavait!

Panique à bord. J'essaie de me contrôler: un flic infiltré! Et qui pourrait m'identifier! J'espère qu'il est mort...

– Hum... Et il va mieux?

Géraldine m'adresse un beau sourire tout mouillé de larmes; elle est tellement émue que son *Caramelmou* (c'est mon pseudo sur *kiffe-un-vieux.com*) soit bouleversé par son histoire.

– Oh! oui... La presse a volontairement aggravé l'état des blessés, du moins celui de Patou; en fait, son agresseur n'était pas si costaud que ça – Patou a simulé un évanouissement. Et il a vu nettement le second tueur, celui au déambulateur. «Un vrai débris, celui-là!», qu'il m'a dit. «Et ce devait être un bon acteur, parce qu'il n'avait pas l'air de simuler.»

– Ah! ben dis donc! Ton Patou, il a eu de la chance parce que les autres...

Géraldine prend son air rêveur.

– Comme dans *Deleuze vs Husserl*, page 151: «Le conducteur n'était qu'une flaque de sang où nageaient des confettis d'os, des grumeaux de barbaque, des spaghettis d'intestins. Husserl les avait transcendés en un éclair foudroyant. Quand il découvrit les trois victimes, l'un gisant sur le pavé gluant, le visage en bouillie existentielle; l'autre à l'arrière, les deux jambes en pleine phénoménologie; et le conducteur tel un tableau de Jackson Pollock à sa plus mauvaise période, l'inspecteur Deleuze eut un haut-le-corps qui le secoua de bas en haut, lui déconstruisant les boyaux illico.» Je peux réciter le passage par cœur. C'est marrant, hein! On a l'impression que le Gang des Vieillards le connaît aussi, et qu'ils ont voulu envoyer un message en reproduisant la séquence dans ses moindres détails.

– Tiens! tu as raison... Je n'avais pas fait le rapprochement.

Pour regonfler le moral de Géraldine, je lui souffle dans la bouche – j'y mets aussi la langue pour l'empêcher de parler. Et je réfléchis à la vitesse supraluminique: 1. Effacer ma fiche de *kiffe-un-vieux.com* et prévenir PapyPampers de faire pareil.

2. Ne plus revoir Géraldine. 3. Ne jamais croiser son Patou... Tiens, au fait, c'est qui pour elle? Je me déventouse et lui pose la question en langage clair et compréhensible:

– Mon petit ami? T'es fou! Il est bien trop jeune! C'est mon frère. D'ailleurs, je dois aller le voir à l'hôpital. Tu m'accompagnes?

Je prétexte un rendez-vous. Géraldine sort de mon appartement et, je l'espère, de ma vie. Je bigophone en ultra-urgent à PapyPampers et tombe sur son répondeur: «*Vous êtes bien chez PapyPampers. Si vous avez plus de 25 ans ou si vous êtes un homme, raccrochez. Mademoiselle, c'est à vous.*» Bien qu'étant de sexe masculin et âgé de plus de 25 ans, je laisse un message vague: «Salut, ici Caramelmou. Faut qu'on se voie pour notre petite affaire.»

*

Le rendez-vous est fixé à Ataraxia, un immeuble moderne et sans doute hors de prix, mais très laid. Sur la plaque en cuivre astiquée, on peut lire: «résidence seniors». PapyPampers m'attend dans le hall. Nous nous rendons sans hâte vers un ascenseur vaste comme une salle de danse. Deux décrépées en fauteuil, accompagnées de deux belles Ivoiriennes en blouse blanche, stationnent au fond. On se glisse dans la machine. PapyPampers ne peut s'empêcher de dragner les demoiselles.

– Alors les mignonnes, un bisou express avec un vrai cappuccino?

Les débris en fauteuil s'imaginent sans doute destinataires de l'invitation. La bouche en cul-de-poule édentée, elles postillonnent en direction de mon compagnon, tandis que les deux Africaines restent de marbre – si l'on peut dire. Depuis que nous nous sommes désinscrits de *kiffe-un-vieux.com*, Papy-

Pampers est intenable. Il n'a plus sa cargaison de chair fraîche. Il parle même de se mettre au crack – il lui en reste une bonne cargaison, c'est d'ailleurs le sujet de notre entrevue. Nous sortons de l'ascenseur au troisième étage, laissant les quatre mignonnes monter vers le ciel.

Chambre 345. Cela doit bien faire un quart d'heure que nous tambourinons à la porte. Finalement, elle s'ouvre. Un vieillard si vieux, si décati, si impotent que PapyPampers, à côté, fait figure de jeune apollon dans un gymnase.

– Marcel!

– Mon Commandant!

Je découvre en même temps le prénom de mon compagnon et l'identité de celui qui nous reçoit. Une heure plus tard, nous quittons l'établissement avec l'assurance: 1. que la police ne nous cherchera pas de poux dans la tête (Marcel est chauve!). 2. que notre came alimentera le petit trafic du «Commandant» auprès des pensionnaires d'Ataraxia si sa qualité est confirmée.

Je n'en reviens pas! La poudre magique circule de la maternelle au mouvoir. Comme dit Schopenhauer (dans *Schopenhauer contre Kierkegaard*, chapitre 18, page 221:) «Tu vois, mon vieux Søren, ton concept d'un monde sans péché et sans pardon, c'est comme un paradis terrestre sans coke, ça ne marche pas!»

*

«Le Gang des Vieillards démantelé» affiche *le Parisien hébété* à sa Une. «Grâce à la perspicacité du commissaire Migras, secondé par le brillant lieutenant Petitpied (qui faillit perdre la vie dans l'opération, rappelons-le), hier matin, un important dispositif de police cernait la maternelle Jules-

Supervielle, à Choisy-les-Moquettes dans le hélas! trop connu 9-3. Les deux bambins appréhendés ne purent expliquer la présence de sachets suspects dans leurs cartables et, malgré leur résistance acharnée, ils furent conduits au poste de police. Deux heures plus tard, ils avouaient l'attaque du 4x4. Les postiches n'ont pas été retrouvés, ni le déambulateur. Les parents, soupçonnés de complicité, ont été incarcérés, ainsi que tous les habitants de la tour Mauve, dans la cité des Fleurs, tristement célèbre pour des faits similaires, qui ont tenté de faire obstruction à la Loi.»

Avec Marcel, nous fêtons l'arrestation des affreux minots en nous offrant une séance d'anthologie: post-ados topmodélisées, Coca light à gogo, et snifette dans les cabinets. Nous nous sommes rebranchés sur *kiffe-un-vieux.com*, mais avons changé de pseudos et de photos. Je m'appelle désormais *Carambar* et lui a choisi *Boulet_canon*. Au total, l'opération nous a rapporté 235 000 euros (le Commandant a été dur en affaires, ou dur d'oreille, ou les deux, mais il a allongé la moitié de la somme convenue). De quoi voir venir, en se versant des gratifications et des treizièmes mois. Le crime récompensé, en quelque sorte!

Arnaque à Compostelle

Les orteils en éventail, arthrose décontractée, je sirote un lait-fraise à l'ombre d'un parasol. À ma gauche, Pauline (à moins que ce ne soit Albertine, Martine ou Ovomaltine...), les seins à peine retenus par un centimètre de tissu hawaïen, les fesses idem, après réduction dans du jus de mer. À ma droite, Marcel, en couche-culotte XXL, dégustant un martini, la main posée sur la cuisse de Chantal (à moins que ce ne soit Hannibal, Amygdale ou Gardenal...) tout aussi peu vêtue que sa copine.

– Ah! dis-je. C'est quand même la belle vie. Une suite au Negresco et les plus chouettes pépées de la promenade des Anglais...

Marcel – dont l'appareil à oxygène est posé à même le sable – ricane:

– Ouais! des pépées pour les pépés, mon *Carambar*. On fait des envieux.

À proximité rôdent les fauves, genre bodybuildés du calcif et raplapla des neurones. Ça passe et ça repasse, planche de surf sous le bras ou biceps tendus vers l'avenir, comme une sculpture de Zadkine. Mais nos bien-roulées n'en ont rien à battre de ces jouvenceaux; ce qu'elles aiment, c'est le croulant avachi, la peau blême et constellée de fleurs de cimetière. Ça les fait kiffer... plus un certain attrait pour la prospérité pouvant transformer de jeunes amoureuses en veuves éplo-

rées en moins d'une semaine si l'on n'y prend pas garde. Mais Marcel et moi, on n'est pas né de la dernière crème UV et on change de Pauline et de Chantal tous les deux jours, grâce à *kiffe-un-vieux.com*, le site de rencontres coquines interâges.

Marcel pompe son martini à la paille. C'est vulgaire, mais ça évite les quintes de toux. Déjà pas bien vaillant, le Marcel, respirateur et déambulateur en bandoulière... Avec la vie qu'on mène depuis quinze jours, il prend des risques. Il le sait et il s'en fout. Chantal passe de la crème sur son vieux cuir. Il râle :

– T'as oublié un pli. Quand je vais me redresser, c'est coup de soleil garanti.

La petite lui sourit, toute contrite, défripe l'abdomen de pépé et tartine généreusement la zone blanche. Pauline, dans un souci de symétrie, m'enduit pareillement.

– C'est pas tout, dit Marcel. Le matelas de billets commence à maigrir sérieusement.

Je remballer mon sourire de play-boy derrière mes lunettes de soleil à verres progressifs.

– Tu veux casser l'ambiance, là ?

– J'émet un fait, répond-il en pétant. Dans dix jours au plus, on se retrouve à la rue. Retour à mon petit appartement riquiqui, et toi dans ton deux-pièces surchargé de bouquins.

Il se redresse sur un coude (pas évident, avec la tremblote) :

– Heureusement, j'ai un plan pour regonfler nos finances.

Les demoiselles se penchent, tout ouïes.

– Désolé, les mignonnes, vous n'êtes pas conviées au brainstorming. Allez vous baigner ! Vous pouvez même vous noyer si ça vous chante : c'est pas les sauveteurs qui manquent dans les parages.

Elles se lèvent et, roulant du popotin, courent vers l'eau crasseuse, remorquant une bonne dizaine de requins mâles prêts à les croquer.

– Alors, ton plan ?

Marcel a fermé les yeux, j'ai cru qu'il s'était endormi. Il soulève une paupière, me tend le numéro du jour de *Nice-Marin*. À la Une, un article sur la rédemption du Trader fou. Le petit jeune homme qui, il y a six ans, a fait s'évaporer les économies des épargnants qui les avaient confiées à « la Providence du retraité », un établissement honorable spécialisé dans la rente et les placements sans risques. Cinq milliards d'euros partis en fumée en moins d'une semaine, le meilleur score du siècle. Et deux millions de petits vieux qui n'ont plus que leur dentier pour pleurer. Je grince :

– Ah ! le salopard, j'avais pour 20 000 euros de « Soprano », le placement qui fait chanter les taux d'intérêt. Tu parles, j'ai récupéré tout juste dix euros et, avec les frais, j'en étais de ma poche de 1 347 €. La belle arnaque !

Marcel ricane, puis toux grasse – mauvais symptôme :

– Moi, c'est 240 000 euros, certes mal acquis, qui se sont évaporés dans « Stratos », le livret qui tutoie les nuages. T'imagines si le petit Merdiel, je lui en veux. Et cette histoire de rédemption, de victime de la haute finance, c'est du pipeau. Après avoir sucé les arpions du pape, voilà qu'il va à Compostelle. Un malin, très fort, je l'admets. D'autant qu'il a planqué un joli magot.

– Comment ça ?

Marcel plisse un œil. C'est horrible à voir.

– J'ai mes sources...

– Le Commandant ?

– Chhhuuuutt... Ne prononce jamais ce nom, surtout pas ici !

– Ah bon ? Les grains de sable ont des oreilles ?

– On ne peut jamais savoir. Tiens, celui-là avec son kite-surf, si ça se trouve c'est une antenne GPS et il transmet notre position à son chef.

Je rigole.

– T'es pas un peu parano, Marcel ?

– Tu oublies que j'étais de *l'autre bord*, y'a pas si longtemps.

– Au siècle dernier, tout de même... Sans vouloir te vexer.

Marcel bougonne, bave un peu, puis reprend :

– Bon, ok, *Carambar*, parfois je me monte le citron en mayonnaise (toujours ses métaphores épatantes, mais bancales). Donc, le petit Merdiel, avant de se faire pincer les doigts dans le CAC40, a fait transiter un joli paquet de devises sur un compte perso, quelque part entre les îles Caïmans et Hongkong.

– Vaste champ de recherche...

– Comme tu dis ! On (je parle de mes collègues de la Brigade financière, où j'ai encore quelques contacts) a bien essayé de négocier avec lui un rapatriement des fonds contre l'indulgence du tribunal ; il n'a rien voulu savoir. Il aurait mis de côté entre soixante millions (estimation basse) et deux cents millions (estimation haute).

– Presque aussi bon que Bernard Tapie, le petit enfoiré ! Et tu crois que, si on l'aborde gentiment sur le chemin de Compostelle, il va nous donner le numéro de son compte en banque ?

Marcel lève les yeux vers le ciel, essaie de joindre ses deux vieilles mains parcheminées, presque mystique. Avec sa couche XXL, on dirait le petit-jésus dans sa crèche.

– Ce que Dieu a donné, Marcel peut le reprendre...

*

Et voilà comment on se retrouve, croquenots aux pieds et sac de dix kilos sur le dos, à arpenter des chemins pierreux en quête de rédemption. Et encore, moi, ce n'est rien à côté de

Marcel, qui a même fait la Une de *Libébé*, un canard national spécialisé dans le buzz people: «Pour Marcel, Compostelle c'est le chemin de Damas.» Plutôt le chemin des Dames, oui! Vous n'imaginez pas le nombre de donzelles qui se sont précipitées pour nous rejoindre à Arles, point de départ de la «Compassion Merdiel» (c'est le nom que ce petit enfoiré a donné à son parcours mystico-gogo). Nous nous sommes inscrits auprès de l'Association de soutien spirituel aux Victimes de la Finance mondiale (rien que ça!), présidée par un cardinal que l'on voit, sur la brochure quadri de présentation, enlacer l'ex-Trader fou, le nez enfoui dans une bretelle de sac à dos. Il y a aussi quelques stars en perte de notoriété, un dirigeant de parti de gauche et des jeunes loups de Wall Street touchés par la Grâce! Une belle brochette de crétins et d'escrocs. L'arrivée de Marcel est saluée comme un miracle: «Hosanna! Hosanna! Frère Marcel! Ta Compassion sera la Nôtre!» chantent en cœur les trisomiques de la semelle Vibram. Nous voilà adoptés. On a même droit à une réduction, vu l'effet média provoqué par Marcel, qui en rajoute dans le grabataire que c'est une honte.

On a repéré tout de suite les deux petites infirmières au corsage bien rempli. Marcel simule une syncope; Adèle (ou Asphodèle) se précipite pour un bouche-à-bouche qui se prolonge au-delà des consignes de sécurité.

– Vous n'auriez pas un défibrillateur? Ç'a l'air grave! fais-je, agacé et jaloux.

Marcel ouvre un œil et gémit:

– Pourquoi m'avoir ressuscité? J'étais au Paradis avec mille houris...

Autour de nous, c'est liesse et ovations: «Miracle! Miracle! Hosanna! Hosanna! Frère Marcel est ressuscité!» Lequel frangin de la Compassion tripote le cul de l'autre infirmière,

qui s'est rapprochée pour la photo souvenir. Un peu à l'écart, Merdiel, oublié des médias qui crépitent autour du miraculé des houris, fait grise mine. Je m'approche :

– Je suis enchanté de faire votre connaissance. Et bouleversé par votre... conversion. Vous êtes un saint moderne, une allégorie de la droiture, un parangon du livret A.

Merdiel me jauge, se demandant si c'est de l'art oratoire ou du cochon de foutage de gueule. Un peu des deux, mon général.

– Merci! Merci! Votre ami Marcel a fait une entrée très remarquée dans notre petit groupe de pèlerins.

Je lève la tête vers le ciel.

– Marcel tutoie la stratosphère et converse avec les anges.

Merdiel me jette un regard en oblique du genre : « Toi, mon gaillard, je ne sais pas ce que tu veux, mais je t'ai à l'œil. »

*

Pèleriner vers Compostelle, c'est la belle vie! Surtout grâce à ***kiffe-un-vieux.com***, qui nous alimente en jeunettes à chaque étape. Outre le délassement, ces charmantes accompagnatrices fournissent une aide non négligeable au voyageur harassé : cuisine, lessive, change de la couche XXL de Marcel, qui se fait porter sans vergogne par quatre amazones dans une sorte de palanquin fabriqué spécialement par un marchand de matériel de randonnée, le Vieux Rampeur.

Aujourd'hui, je papote avec une étudiante en théologie, tandis que nous avançons vers Saint-Guilhem-le-Désert, joli petit village niché dans un vallon au cœur de la garrigue languedocienne.

– La prédestination est un concept intéressant (elle éponge la sueur qui ruisselle de mon front). Je suis assez partisan de la

distribution des bons points à la naissance. Comme ça, même les méchants participent de la glorification du Seigneur.

Micheline (ou Margarine, ou Bétadine...) tord le nez. Je heurte visiblement sa conception du Péché, du Pardon et de la Rédemption.

– Ma chérie, examine cette vieille fripouille de Marcel. Je peux t’assurer qu’il n’y a pas plus noir en ce bas monde que son  me de vieillard vil et libidineux... (Je réfléchis un instant.) Sauf, peut-être, la mienne.

Micheline me fixe, l’iris en pleine béatitude :

– Justement ! C’est la beauté du Renoncement. Plus on part de bas, plus les chances d’atteindre le Paradis sont grandes.

– Oui, tu as sans doute raison (je pense   sa fellation d’anthologie, la veille, sous la petite canadienne une place) : hier, grâce   toi, les étoiles ont scintill  dans mon ciel Lafuma.

Elle fait mine de me gronder et, pour sceller notre réconciliation, me french-kisse. Heureusement, ce matin, j’ai mis de l’adhésif, car mon dentier commence   branloter.

*

L’attitude de Merdiel envers nos vieilles personnes oscille entre l’exécrable et le supportable. Il me faut plus d’une semaine pour piger qu’il nous prend pour des petits vieux inoffensifs, qui se tapent des minettes. Et c’est ça son problème. Un soir, tandis que je barbote dans le jacuzzi du « Repos du P lerin », un caravansérail de luxe, avec Pam la (ou Gard nia, ou Phyllox ra...) et Pissy la bien nommée, Merdiel nous rejoint, en caleçon de bain. Les filles se serrent contre moi, spontanément. Il s’installe dans un coin, boudeur. Je chuchote trois ou quatre mots   mon fan club et elles se coulent vers lui, mimant un désir sauvage. Ce qui se passe

ensuite n'est pas racontable, mais je peux vous assurer que le «Compassionnel Merdiel» s'en est payé une bonne tranche. Les filles sortent en titubant de la piscine à remous :

– Bon, salut les garçons ! on va se coucher !

Nous clapotons gentiment, entre vieux combattants. (Comme disait un de mes amis, avec finesse : « On a servi dans le même corps. ») Merdiel se tourne vers moi, reconnaissant :

– Qu'est-ce que tu leur as dit ?

Le tutoiement est venu spontanément.

– Oh ! rien que de très banal : que tu avais planqué entre soixante et trois cents millions d'euros dans un paradis fiscal. Une petite plaisanterie innocente qui t'a attiré les faveurs de ces dames.

Merdiel fait une tête de cahuzac pris le doigt dans le bénitier de la banque du Vatican. Puis il se décontracte :

– Bien joué ! Finalement, je suis content que toi et Marcel vous cheminiez avec la Compassion.

Je lève une main au-dessus du flot bouillonnant :

– Halte là, frère Merdiel ! Pas avec moi, je suis un mécréant incurable et je sais que ta Compassion, c'est du toc.

Il se détend franchement.

– Que veux-tu, tous ces gens qui croient en moi, je ne peux pas les décevoir...

– Et tu espérais bien, le soir, trouver une garniture dans ton sac de couchage, petit coquin !

J'agite un doigt réprimandeur. Il fait la grimace.

– Mouais, sauf qu'avec cette épidémie de géronto, y'a plus une mignonne à se mettre sous le carnet de chèques. Y'en a que pour vous, les viocs. Et moi, les couguars, c'est pas mon truc ; j'aime que les plantes bien vertes.

Je rigole.

– Allez ! sois patient, à ta sortie de prison tu auras le bon âge ; elles seront toutes folles de toi.

Le rappel des perspectives à court terme le refroidit un peu. Je lui tapote l'épaule.

– T'inquiète! Profite de la vie! On va te faire une petite réputation aux oignons auprès de ces demoiselles.

On n'a pas ménagé notre peine, avec Marcel. Tous les soirs, quatre ou cinq «compassionnelles» se bousculent à l'entrée de la tente du saint homme. Heureux comme un ange, le Merdiel. Ses sermons prennent de la hauteur – parce que, faut le préciser, il prend son rôle de croisé contre la finance internationale au sérieux. Un exemple, aux portes de Toulouse :

« Mes très chers frères, Mes très chères sœurs en Compassion,

« Nous sommes réunis ce soir pour exécrer ensemble la finance internationale, cause de tous les malheurs du monde.

– *Vade retro finanziaria demonia! Vade retro, satanica banca! Vade retro Feda et Bcea!*

L'orateur, en chasuble décorée de coquilles dévorant des euros, lève une main apaisante :

« Oui, Frères et Sœurs, *vade retro* ce capitalisme outrancier, qui détruit chaque jour l'âme des peuples pour les remplacer par un cœur de papier-monnaie.

Je chuchote à Marcel :

– Là, il vient de faire une syllepse grammaticale.

Marcel opine. En baissant les yeux, je vois la couche XXL rabattue sur les genoux ; une Cindy, ou Betty, ou Sony, lui pompe avec ardeur ce qui lui reste de virilité.

« Le capitalisme est construit sur trois mensonges, poursuit le Savonarole des temps modernes : 1. la croissance est le plus efficace vecteur du bonheur humain ; 2. la monnaie a toujours existé et existera toujours. 3. le marché produit de la richesse. Tout cela est faux, bien sûr ; c'est une escroquerie planétaire!

– *Vade retro finanziaria demonia! Vade retro, satanica banca!*

Vade retro Fedra et Beca! psalmodient les adeptes, en pleine extase mystico-décroissante.

Il a bien potassé, le petit Merdiel, et mélange avec subtilité Adam Smith et Karl Marx pour servir son potage *new age* anti-finance. Le cardinal pleure dans un coin ; d'un geste, il déchire la belle étole en soie et piétine son petit calot rouge.

– *Miserere! Miserere!* sanglote-t-il.

Ça dure encore une plombe. Avec Marcel, on fatigue – avec l'âge, on a plus de mal à supporter la connerie humaine. On s'est retirés dans notre chambre, avec Cindy (ou Betty) et Denise, ou Cerise, ou Bêtise. Au milieu de la nuit, on toque discrètement à la porte. Les yeux ensommeillés, j'ouvre ; un pas commode, large et massif, s'invite dans la chambre.

– Je viens voir Marcel!

C'est dit sur un ton qui ne supporte ni la contradiction ni la contrariété. Comme je n'ai l'intention ni de l'une ni de l'autre, je réveille Betty, qui secoue le vieux débris. Il lui faut tout de même dix minutes avant d'atterrir.

– Ah! c'est toi!

Marcel a l'air plutôt content de voir le patibulaire. Il se tourne vers moi :

– Je te présente DSQ, un autre contact de *kiffe-un-vieux.com*. Lui, c'est *Carambar*, précise-t-il à l'intention du nouvel arrivant.

Déjà, les deux filles se frottent en ronronnant contre leur nouveau joujou à pattes grisonnant.

– Ça suffit, les greluches, grogne DSQ. Je ne suis pas venu pour ça. À la niche!

Les deux mignonnes se pelotonnent dans un coin et s'endorment en suçant leur pouce (chacune suce le pouce de l'autre). J'interroge :

– DSQ? Ça veut dire quoi?

– Direct Saute au Cul, tonitruue notre nouvel ami. Tu veux un dessin ?

Il tend le bras et saisit Betty, à moins que ce ne soit Cerise, par les cheveux, la retourne et hop ! hop ! en trois temps trois mouvements lui fait son affaire. Il la repousse dans son coin. La pauvre chérie ne s'est même pas réveillée. Tout juste un petit soupir de bien-être.

*

DSQ est vraiment monstrueux : laid, large, une bite d'amarage, un groin de cochon sauvage. Marcel m'assure qu'il a une liste d'attente de plus de mille noms. C'est LA star de *kiffe-un-vieux.com*. Il précise :

– Et ce n'est pas que ça.

Midi. Les pèlerins ont fait halte près d'une source d'eau claire garantie sans pesticides par le fermier (qui la fait payer un prix exorbitant le demi-litre sous prétexte qu'elle a été bénite par saint Merdiel). Le palanquin est posé sur l'herbe fraîchement coupée, qui embaume la bouse de vache. Les quatre amazones du jour, Gladys, Friskies, Angèle et Agrigel, sont vautreées dans l'herbe et se livrent à une mystérieuse activité dont je n'arrive pas à saisir le sens.

– Tu dis quoi ?

Marcel répète, agacé :

– DSQ n'est pas qu'un play-boy sur le retour ; c'est aussi un gros bras de la Compagnie.

Je prends l'air du mec intelligent qui a tout compris. Mais on ne la fait pas à Pépé Marcel :

– Tu n'as jamais entendu parler de la Compagnie, et c'est normal. Tout le monde connaît les mafias, de la sicilienne à celle des îles Kouriles ; ou, encore, les Triades chinoises, les

Yakuzas japonais, le Cercle des bienfaiteurs et celui des malfaiteurs... Mais personne, personne n'a *jamais* entendu parler de la Compagnie. Y a pas plus top secret. Bienvenue au club!

J'ai comme une illumination :

– Ah! et le Commandant...

Il me regarde avec son air à couper le beurre au laser, puis est pris d'un petit hoquet. Ses doigts se crispent sur les montants alu du palanquin (sous lequel les amazones fourragent furieusement). La confiance de Marcel vient de me faire basculer dans la Grande Truanderie : maintenant, soit je fais partie du club comme il dit, soit je risque fort d'avoir un accident sur un chemin escarpé des Pyrénées. J'accepte donc avec enthousiasme mon adhésion involontaire de mon plein gré. Marcel pousse un curieux soupir puis me tape sur l'épaule, enfin un geste plutôt symbolique vu la tremblote. Une des amazones se redresse, un peu décoiffée : « C'est la transmission ! » décrète-t-elle. Une autre, rotant : « et le carbu » ; la troisième : « peut-être les cardans, ça fait clop clop » ; et la dernière, se relevant en vacillant : « le pot d'échappement, c'est sûr ! » Marcel, lui, s'est endormi, béat.

*

DSQ pourrait créer un club *old fashion* à lui tout seul. Depuis qu'il a pris sa carte d'adhérent de l'Association de soutien spirituel aux Victimes de la Finance mondiale, il est en permanence entouré d'une nuée de beautés plus charnelles que spirituelles. Au point que ça commence à être la disette pour Marcel et moi. Pour nous consoler, de temps en temps on se fait des mini-partouzes, auxquelles nous convions, discrètement – son staff n'apprécie guère la turlute –, Merdiel.

Petit à petit, mine de rien, nous l'amenons à parler de ses

millions planqués. Coincé entre sa libido et la prison, Merdiel commence à piger que les pépés gâteaux sont un peu plus dangereux que les juges et les experts qui ont trifouillé dans ses sales petits montages. Mais il renâcle à collaborer. La Compagnie se rappelle à lui, alors que nous marchons sur un chemin de crête béarnais, en pleine purée de pois. Le soir, Merdiel est manquant au décompte. Panique à bord. Les adeptes se mettent en cercle, se tiennent par la main et, les yeux au ciel, chantonnent d'une voix plaintive :

– Saint Merdiel, reviens ! Ne nous laisse pas aux griffes de la finance diabolique !

– *Vade retro finanziaria demonia ! Vade retro, satanica banca ! Vade retro Feda et Bcea !*

– Saint Merdiel, intercède pour nous !

– *Vade retro finanziaria demonia ! Vade retro, satanica banca ! Vade retro Feda et Bcea !*

– Saint Merdiel, chasse les marchands de billets à ordre.

– *Vade retro finanziaria demonia ! Vade retro, satanica banca ! Vade retro Feda et Bcea !*

Trop de conneries tue la connerie, paraît-il. Ce n'est pas mon impression. Je m'éloigne en hâte, la main dans le slip de Thérèse (à moins que ce ne soit Thélème ou Thalès). Marcel est en conférence avec ses amazones du jour. Je me retire discrètement dans ma petite canadienne. Oh ! surprise ! il y a sur mon duvet de marque un individu affalé, en piteux état et plus ou moins évanoui. C'est Merdiel ! Comme je me recule de saisissement, je bute dans une masse qui n'est autre que le bon DSQ. Thélème s'est éclipsée ; elle ne perd rien pour attendre, celle-là ! DSQ m'adresse un affreux clin d'œil qui lui mange la moitié du visage :

– Belle soirée, hein ! Après une journée de merde...hiel. Ah ! ah ! ah !

Il disparaît en riant comme un abruti. J'ai bien compris le message et Merdiel aussi, apparemment. Enfin, il lui faut encore deux «accidents» (une entorse et une vilaine entaille au genou) pour qu'il accepte de nous confier ses petits secrets bancaires. Nous sommes à quelques encablures de la frontière espagnole. Je dois dire que la Compagnie est efficace. En moins d'une heure, les comptes Merdiel sont purgés, une gratification versée en billets de 500 sous nos oreillers, et le saint apôtre de la Compassion éternelle est sublimé dans un ciel sans nuages.

Les adeptes sont comme fous. Ils tournent en rond en récitant le célèbre palindrome latin : *In girum imus nocte et consumimur igni*. Puis ils élèvent leurs prières vers le Grand Médiateur Bancaire, qui a son compte depuis deux mille ans à la banque du Vatican ; mais, visiblement, il a pris ses vacances dans un autre univers.

*

De retour à Paris, je reprends ma petite vie de retraité abonné au *Matin du Pêcheur* ; je n'ai jamais tenu une canne de ma vie, mais ça les fait mouiller, les mignonnes, rien qu'à voir les beaux papies souriants exhibant des saumons de deux mètres comme si c'était leur quéquette grandeur nature.

Ce soir, on est d'inauguration, avec Marcel. Un club qui vient d'ouvrir, exclusivement réservé aux hommes de plus de cinquante ans et aux minettes de moins de vingt-cinq. C'est une idée à DSQ. La Compagnie a fourni les fonds, et DSQ n'a pas lésiné sur l'équipement : un grand jacuzzi où on peut mettre une centaine de mignonnes et de vieux pervers ; un sauna avec lumière tamisée ; un hammam avec diodes qui changent de couleur ; une scène avec barre pour go-go

danseuses; déambulateurs partout; ascenseurs pour circuler entre les trois niveaux. Couches XXL à disposition de la clientèle. C'est gratuit pour les plus de soixante, et les minettes raquent un maximum. Il y a quand même une justice en ce bas monde!

Tandis que je sirote mon lait-orgeat, accoudé au bar, et zyeutant une Amélie (ou Ordalie?) et une Sylvaine (ou Migraine?) qui se trémoussent sur la piste de danse, Marcel s'avance à petits pas, encadrés par quatre amazones vigilantes au bon état du déambulateur. DSQ nous rejoint. Je m'informe:

– Et Merdiel?

DSQ prend sa tête de mauvais garçon.

– T'inquiète pas. La Compagnie a besoin de petits gars comme lui pour diluer le pognon.

Cinq ou six post-bachelières, qui ont réussi à avoir un tarif de groupe, se précipitent sur Direct Saute au Cul. Pour ne pas faire mentir sa réputation, l'ex-barbouse les tringle l'une après l'autre, *on the rock*.

– Cinq minutes! siffle Marcel.

C'est sûr, on a du chemin à faire!

Les sœurs Tapin

Réunion de crise chez le Commandant, dans sa chambre de la splendide résidence seniors *Ataraxia*. Marcel, DSQ et moi, penchés vers la tête tremblotante du vieillard, qui assène d'une voix chevrotante :

– Les vieilles sont à sec.

Nous nous redressons, échangeons un regard d'incompréhension : est-ce un code qui remonte des profondeurs de la barbouzerie ? Une réminiscence de pêcheur à la ligne ? Rien de tout cela ! Le Commandant éclaire :

– Elles n'ont plus un radis pour se payer leur dose de crack. Et je ne fais pas crédit !

Là, nous opinons : le crédit, c'est la ruine du petit commerce. Le Commandant reprend son souffle :

– Je suis dans l'embarras : *Ataraxia* est une maison de retraite de luxe... (pff, pff, pff) bien au-dessus de mes moyens et... (pff, pff, pff) sans mes trafics, je vais devoir gicler.

Nous nous récrions :

– Pas possible ! Il y a sûrement une solution.

Silence. Un ange ou deux passent et trépassent – vu le lieu, c'est prévisible. Marcel ricane (signe qu'il a une idée) :

– Faut les mettre au turbin.

Le Commandant tourne sa tête chenue, aux cheveux clair-semés et aux taches de vieillesse étalées, vraiment moches :

– Que... veux-tu dire ?

– Exactement ce que je dis : sur le trottoir, les vieilles !

– Mais elles sont hors d'âge ! m'écrié-je, horrifié.

Marcel joint ses mains et lève les yeux au ciel :

– Dieu aime toutes ses créatures, et il y a des amateurs pour elles.

C'est vrai, la couguar fait fureur auprès des ados branchés...

Mais là, on frôle la nécrophilie. DSQ tapote sa lèvre supérieure :

– Pas bête, Marcel ! En choisissant des coins sombres, fréquentés par une clientèle pas trop regardante, voire franchement miraude, ça pourrait marcher.

Marcel agite un doigt :

– Au contraire ! Il faut que ça se voie et que ça se sache. Nous lançons une nouvelle gamme de produits. Pas besoin d'étude de marché ! Il y a des clients prêts à allonger un maximum d'oseille !

Deux jours après, nous sommes conviés au casting. Nous retenons six candidates :

– *Palais-Velours*, totalement édentée ; volontaire pour des fellations d'exception ;

– *Trou noir*, dont les orifices, assure-t-elle, sont capables d'absorber les galaxies ;

– *Castagnette*, un squelette ambulante, pour les amateurs de top-modèles périmés ;

– *Mamie pudding*, tout l'inverse : des rondeurs qu'on ne sait pas où ça commence ni où ça s'arrête. Elle promet des cravates espagnoles en rafales ;

– *Carpette*, à l'épiderme tellement flapi qu'il traîne sur la moquette ;

– Et *Laura*. Laura n'a que cinquante ans, une carrosserie dix-huit carats ; sa maman, grabataire et accro au crack, ne

peut se rendre disponible pour une mission en extérieur. C'est donc fille qui s'y colle.

Vous vous récriez : ils sont monstrueux, les papies ! Arracher les octos et nonas à leurs parties de Scrabble ou à leurs soirées tricot pour les livrer sans défense à la turpitude de mâles en chaleur. Appelez la police ! Halte là ! Que nenni, ô lecteur (et, surtout, ô lectrice à la juste colère !), nos recrues sont ravies d'échapper à des parties de rami où la moitié des joueurs s'endort avant la fin, enchantées de disparaître pendant l'émission d'Arte sur la sauvegarde de l'Opéra de Vladivostok ou le macareux de Seine-et-Marne, et, surtout, excitées comme des puces de renouer avec les plaisirs de la chair. Car rien n'interdit de joindre l'agréable au nécessaire, et nos mamies coquines entendent bien ne pas chipoter du dentier ni radiner de la tête du fémur. Elles ont bien l'intention de s'éclater ! Et avec ça, de l'éducation, de la conversation, du label d'origine garantie. Exemples : *Castagnette*, née Émilie de Seurdre de Malépine, épouse de feu le comte de Merdilly-Palanqué, diplômée d'histoire de l'art (spécialiste de Rubens – on dit que les contraires s'attirent) ; *Trou noir*, pendant trente ans attachée de direction d'un groupe du CAC40, au mieux avec plusieurs ex-ministres et quelques sénateurs en activité, qui ont eu des privautés, précise-t-elle en gloussant. L'une suggère des soirées sur l'Art érotique au XVII^e siècle ; la seconde, des séances relaxantes après session parlementaire.

Il faut les calmer, les raisonner :

– Chère *Carpette* (attention, vous vous prenez le sein droit dans le coin de la commode), bien sûr, nous organiserons des coquetels coquins, avec dégustation à l'aveugle... Mais notre activité doit demeurer discrète, sinon secrète... Le fisc, voyez-vous... La police des mœurs, également... Voire la brigade des

stups... Hélas! ce monde est rempli d'envieux, de méchants et de profiteurs.

Une soirée de lancement est programmée aujourd'hui, vers 23 heures. On a réservé une pissotière sur une avenue calme. Sur *kiffe-une-couguar.com*, le site partenaire de *kiffe-un-vieux.com*, nous avons posté un flyer avec mail pour les inscriptions: en gros caractères, « Dans les replis du temps »; suit un descriptif assez précis des objectifs et des moyens. Le tarif est élevé, pour sélectionner la clientèle: 150 euros – et on a limité le nombre d'entrées à 100.

Ce soir, on est obligé de refuser du monde! Marcel triomphe, l'appareil à oxygène en bandoulière et le déambulateur version néon branché qui clignote.

– J'vous l'avais dit! C'est nouveau, ça attire du monde. Et que de la jeunesse! Elles vont se régaler, nos pensionnaires.

Effectivement, pas de morts de faim dans l'assistance, que des yuppies qui ont tout vu, tout bu, tout sniffé, tout baisé et qui veulent de l'inédit, de la sensation forte! File de droite, les entrées, avec DSQ au contrôle. À gauche, la sortie; c'est moi qui officie et, croyez-moi, les bobos sont dans un état! vacillants, la veste déboutonnée, la cravate de travers, la flamberge toute molle, mais des étoiles dans les yeux.

– C'est trop bon, j'y retourne!

– Désolé, Monsieur. Une seule entrée, c'est la consigne pour ce soir, mais n'hésitez pas à nous appeler, nous sommes à votre disposition. (Je lui glisse une carte.)

De temps en temps, je jette un œil dans l'édicule, que l'on a décoré moquette rouge et lumière noire. Les six « travailleuses du sexe », en ligne, abattent la clientèle à un rythme d'enfer. Lors des discussions préparatoires, elles ont décidé que chaque client goûterait à toutes les saveurs. En premier, le nouvel

arrivant doit ramper sur *Carpette*, étendue sur la moquette; d'après un des messieurs, le contact avec cet épiderme sans limite est une expérience eschatologique: à la fois l'incommensurable, l'origine de tout, les fins dernières. Ensuite, *Castagnette*: frotti-frotta gling-gling; frisson garanti, d'autant que la dame s'est peint un masque tête-de-mort sur le visage, qui luit sous la lumière noire. Puis *Trou noir* fait du traitement par lots. «Incroyable! on n'en touche pas le fond!» s'est exclamé un beau jeune homme, les yeux hagards, comme s'il venait de discuter astrophysique avec Stephen Hawking. En quatrième position, *Mamie Pudding*, la reine de la gélatine. Elle vous les masse, les presse, les essore. C'est le *reborn* assuré! Certains ont vagi comme des bébés. Cinquième, *Laura*, de cuir vêtue, corps dur, seins en obus aux pointes agressives. Le fouet, elle connaît (au cirque, elle présente un numéro de tigre savant). Chère Laura! Les petits derrières en feu de ces messieurs chantent vos louanges. Et, enfin, *Palais-Velours*, qui les achève dans un feu d'artifice labial dont nul ne revient indemne.

À trois heures, nos escort-mamies, survoltées, en veulent encore du minet propre, du trentenaire à after-shave. On est obligé de gueuler. DSQ file quelques torgnoles. Ça les calme. Nous les ramenons à l'hospice. Dans le hall désert d'Ataraxia, on se fait la bise et direction plumard.

Nouveau conseil d'administration chez le Commandant. Atmosphère détendue, whisky, deux jeunettes en accompagnement. Après trois semaines d'activité soutenue, les finances sont revenues au beau fixe – malgré le pourcentage de la Compagnie. Mais ce succès inattendu a des effets secondaires imprévus.

– Elles veulent *toutes* y aller! se lamente le vieillard. Ça va finir par se savoir en haut lieu...

– Faut pas trop remuer la salade avec le fil à couper le beurre (encore une métaphore bancaire!), s'exclame Marcel.

Il réfléchit, puis :

– Y aurait bien une solution...

– Oui, Marcel ?

– Ben, c'est un peu excessif...

Je l'encourage :

– Vas-y ! Lâche-toi...

Dans les grandes occasions, Marcel joint les mains et lève les yeux au Ciel :

– Le Seigneur a créé les maisons de retraite pour *les* mettre à l'abri des regards...

– Si l'on veut, Marcel. C'est vrai que la décrépitude n'est pas un spectacle pour les enfants.

Le vieux débris sniffe son oxygène et sourit :

– Transformons *Ataraxia* en bordel de luxe !

Nous réfléchissons à un montage juridique pour notre nouvelle activité bordelière. Un ami du Commandant, ancien avocat en délicatesse avec la législation française, propose un hébergement de la société au Liechtenstein – même si les activités restent en France. Le petit-neveu de *Torticolis* (une nouvelle, dont l'arthrose autorise des positions inédites), spécialiste en sites web, se charge de la retape par Internet. «Qu'il est mignon ! soupire grand-tata. Que ne ferait-il pas pour la famille !» C'est touchant, mais le garçon a des prétentions financières un peu hors de propos. Nous transigeons avec un pourcentage sur les rentrées, plus un tarif avantageux auprès de ces dames (hors tatie, évidemment!).

Cela fait plusieurs jours que je ne vois plus Marcel. Trop occupé par la création d'*Ataraxia* (on a décidé de garder le

nom de la résidence, c'est plus simple)? Submergé de minettes accros à son respirateur?

Je décide de lui rendre une visite impromptue... Peut-être y aura-t-il des gourmandises à partager? Comme je tourne le coin de sa rue, je le vois sortir de son immeuble, à petits pas, avec un air comploteur. Je le suis à quelques encablures – j'ai le temps d'explorer les vitrines. Il entre dans une laverie automatique, péniblement à cause des marches. Je m'approche de la boutique, qui fait un angle avec une autre rue. Marcel déballe le sac qu'il a transporté dans le panier de son déambulateur et sort un paquet de couches culottes pas bien propres mais lavables, qu'il enfourne dans un appareil. Je prends conscience que la clientèle est exclusivement constituée de petits vieux bien flapis, très occupés à surveiller les tambours des machines. La plus proche vient de s'arrêter. Un vieillard très abîmé se lève avec difficulté et sort du lave-linge un paquet de couches qu'il enfourne aussitôt dans un sèche-linge. L'opération dure cinq minutes, puis, après avoir récupéré ses couches culottes, au lieu de sortir, l'ancêtre se dirige vers une porte, au fond, et disparaît. Le même rituel se répète pour un deuxième, un troisième, un quatrième... À son tour, Marcel, ses couches bien propres et sèches sous le bras, disparaît dans l'arrière-boutique. Je suis intrigué: je pénètre dans la salle des machines à laver, désormais vide, et colle mon oreille contre la porte du fond. J'entends des gloussements, des petits cris: c'est rempli de minettes là-dedans! Ni une ni deux, j'ouvre et découvre... une orgie de Pampers-papies en tenue et de jeunettes couvertes des pieds à la tête de couches culottes comme des momies. Marcel m'a repéré; il fait la grimace:

– T'as pas le droit d'être là, c'est une séance privée. Sors! Je t'expliquerai.

Dépité, je recule vers la porte:

– Pas besoin d'explications ; ah ! c'est du propre !

Le Commandant a été obligé de mettre le directeur d'Ataraxia au courant des projets de développement de son établissement. Nous assistons à une réunion où le responsable, en complet strict et ruban de légionnaire honorifique à la boutonnière, écoute, l'air grave, l'avocat présenter le dossier.

– Il n'y a que des avantages, un montage *winner-winner*, comme on dit. Vos pensionnaires vont découvrir une activité nouvelle, stimulante et gratifiante. Leur moral sera meilleur, les familles moins soucieuses... et nous avons prévu, bien entendu, une redevance pour l'utilisation des locaux.

Le directeur fait mine d'hésiter – le Commandant, grâce au service de renseignement de la Compagnie, a découvert que l'individu, ce n'est pas la nonagénaire qui le fait kiffer, mais plutôt l'autre bout de la chaîne. Il le tient par les couilles. Après une vague discussion sur les tarifs, raisonnables, de mise à disposition des locaux, l'accord est signé.

Les mamies n'en peuvent plus d'attendre ; certaines font des répétitions, avec les quelques messieurs disponibles dans la résidence. Trois meurent en épectase, pour reprendre la belle formule sortie du placard du Vatican à l'occasion du décès du regretté cardinal Daniélou. Deux sont sauvés in extremis des griffes de quatre mamies hystériques tentées par le cannibalisme sexuel.

Il faut recadrer ces dames d'urgence. Assemblée générale dans le réfectoire. À la tribune, le Commandant, Marcel, DSQ, l'avocat marron, le directeur et moi – une sorte de comité de salut public. En face : ces dames dans des tenues aussi extravagantes que variées, de la nudité intégrale pour Carpette à un invraisemblable accoutrement de gitane pour

une décatie si délabrée qu'on craindrait, à délayer le corset, de ramasser les morceaux sur le carrelage. J'hallucine! Il va me falloir un bain de jouvencelles pour m'en remettre. Mes camarades de podium sont assez secoués, également.

L'avocat prend la parole :

– Mesdames, tout d'abord merci de votre présence ce soir.

Il est interrompu par un hourvari général :

– Des hommes! On veut des hommes!

L'avocat éponge son front :

– Patience! Patience! Vous les aurez bientôt, c'est promis. Il faut auparavant aménager quelques salles, rafraîchir le décor... Enfin, vous rendre désirables...

– On n'a pas le temps de finasser, chevrote une vieille, en talons hauts et minijupe cuir. Si ça se trouve, demain, on s'ra clamsées. Alors, aboule la chair fraîche, mec!

On sent qu'elle a étudié sa gouaille autant que sa tenue et son maintien. Avec sa voix chevrotante et son accent du seizième, c'est d'un drôle!

Ça se met à vibrionner, à caqueter du dentier et à s'agiter du popotin raplapla. DSQ prend le relais :

– Oh! les vieilles! On se calme! Sinon, c'est moi qui me charge de vous refroidir les ardeurs, au bac à glace!

Il a pris ses airs de mauvais garçon. Ces dames sont soudain comme des poussins en faille noire et satin rouge. On boude, mais on fait silence.

C'est décidé: on démarre dans une semaine, le temps d'imprimer des flyers et de lancer le site *Ataraxia-lupanar.com*. Le petit-neveu a fait du bon boulot: en page d'accueil, *Castagnette* et *Palais-Velours* promettent des délices surannées; si on clique sur une de ces dames, elle s'effeuille... Je n'ai pas pu aller au bout de l'animation. Trop horrible!

Ataraxia bruit comme à la veille du concert de Premier de l'An. L'atelier couture fonctionne jour et nuit. Une prof de yoga tantrique à la retraite donne des conseils de posture. Un petit orchestre canaille se crée : une mamie pianiste jouera des compositions pour les bordels d'autrefois tandis qu'une ancienne diva chantera des airs cochons du répertoire. Ça fait plaisir à voir : oubliés les spasmes matinaux, les douleurs articulaires vespérales, les siestes sans fin, les mornes repas entre gags. Le bâtiment résonne de cris, de rires. On surprend des polissonneries chuchotées dans l'entrebâillement. Si l'on pousse une porte, il n'est pas rare de découvrir trois ou quatre pensionnaires répétant entre elles les fondamentaux de leur nouvelle profession. Mais je ne m'attarde pas, et rejoins au plus vite une Marinette, levée sur *kiffe-un-vieux.com*, avec qui je me délasse de mes ans et de ceux des presque centenaires que je viens de quitter.

L'ouverture du bordel Ataraxia prend du retard – des accessoires bloqués en douane par un fonctionnaire soupçonneux : pourquoi deux croix de Saint-André, des menottes, des fouets, des martinets, dix palettes de préservatifs, trois caisses de godes-ceintures à destination d'une maison de retraite ? La Compagnie se charge d'amadouer le vertueux représentant de la République, mais il faut tout de même prévoir une semaine supplémentaire. Nous risquons l'émeute. Aussi prenons-nous la décision, collégialement, de tester nos mamies sur le trottoir, sous le Périph'. Nous louons des camping-cars et, un soir de brume mouillée, alignons nos octogénaires (les plus jeunes) relookées putes sauvages, sous des réverbères blafards ; un vrai roman des années trente ! *Palais-Velours* est accostée par un automobiliste ; elle se penche à la portière, annonce le tarif (50 € la gâterie buccale). Le client est ferré, il disparaît avec sa

conquête rayonnante dans un camping-car. Puis c'est au tour de *Torticolis*. Pour une levrette hélicoïdale, on a évalué la prestation à 100 €. Le client s'engouffre dans un second véhicule, tirant derrière lui la péripatéticienne déglinguée, qui marche avec difficulté.

Et ça a duré comme ça toute la nuit. De mon poste de surveillance (nous faisons le guet, DSQ et moi), j'en ai vu défiler du petit monsieur, du gras du bide, du jeunot en goguette, du gris de minuit ! Elles sont increvables. DSQ et moi, nous sommes au bord de l'effondrement. On décide de rapatrier le matériel à l'hospice.

Je prends le volant d'un camping-car, où mesdames *Trou noir* (150 € la quadruple pénétration, tarif de groupe) et *Carpette* (l'épiderme à 60 €, l'essayer c'est l'adopter) prennent place, excitées comme des puces.

– Waouh le pied ! s'exclame *Carpette*. Ils m'ont piétinée, ces enfoirés, un vrai bonheur !

Qu'en penserait le fils de Madame de Montrachy-Reveinard, Wilfrid, membre de plusieurs conseils d'administration, qui ne tarit pas d'éloges sur sa maman, « tellement courageuse avec cet horrible problème de décollement d'épiderme, résultat de trop nombreuses opérations de lifting intégral ».

Quant à *Trou noir*, Émilie de Saint-Savans dans le civil, elle se vante d'une sextuple pénétration, effectuée à trois reprises. Je m'exclame :

– Impossible !

– Viens donc y voir, mon grand, et amène cinq copains avec toi...

Les deux putes d'occasion s'esclaffent et rugissent comme des morues. Je pousse un soupir à fendre l'âme :

– Hélas ! Mesdames, je ne pourrais honorer vos délicieux orifices de quelque manière que ce soit, ayant été privé, pour

– Enfin! Atterris! Des vieux décatis qui t’«offrent» (je mets des guillemets) leurs couches culottes, tu crois au père Noël?

Un temps:

– Remarque, un vrai impuissant comme toi, j’en connais qui seraient prêtes à casser leur tirelire.

Tiens, c’est pas bête, ça! Je pourrais créer une fiche sur un site d’escorting: «*Vieil impuissant légèrement bedonnant. 150 € l’heure.*»

Mon air rêveur agace la jolie Julie, qui tient à mener le fil de la conversation sous bonne escorte (pour une fois qu’une kiffeuse a plus de cent mots de vocabulaire, ne boudons pas notre plaisir):

– Pour les couches culottes lavables, je sais, c’est super-régressif, mais, comme l’explique notre prof de psycho, rien de tel que la régression pour aller de l’avant. Il trouve cette épidémie de géronto prometteuse (il n’a que trente ans, donc c’est strictement professionnel); il a déniché chez Lacan et Freud des passages émouvants sur le travail de deuil de la quéquette chez les seniors, qui déclenche, par renversement de perspectives, une sorte d’appétence chez les post-ados. Bourdieu, de son côté, estime que c’est l’un des grands enjeux de notre époque: une sorte de transversalité du désir, qui compense les inégalités sociales liées aux statuts figés des élites. Pour te la faire bref, les jeunes filles s’épanouissent avec les vieux et s’emmerdent avec les jeunes.

Je reste muet devant l’évidence: je suis un objet transférentiel de cure psychanalytique, afin de restaurer une psyché dégradée dans un contexte socio-économique angoissant. Moi qui pensais être irrésistible par et pour moi-même, c’est la claque! Je boude!

– Ben quoi, mon *Carambar*, tu vas pas me faire un malaise, au moins? Mon dernier contact a eu un AVC au moment de l’orgasme, je te dis pas le tracàs!

Le jour J arrive – tout arrive. Ataraxia est une ruche, un gynécée, un harem froufrouant où les dentiers claquent d'impatience, les déambulateurs vrombissent dans les couloirs. On ne les tient plus ! Nous avons enregistré plus de trois cents réservations, mais n'en avons retenu que deux cents – le dessus du panier, pectoraux et quéquette irréprochables. *Palais-Velours* est chargée de contrôler le bon état de marche des candidats ; la consigne : comme pour les dégustations de pinard, la tastebite ne doit rien avaler mais tout recracher. Puis ces messieurs se distribuent dans les « salons », des salles d'activités hâtivement rebaptisées. Le club de bridge est devenu *l'Antre de Cupidon* ; on y pratique la flèche directe au but, pas plus de cinq minutes. Les curistes peuvent ensuite se reposer aux *Délices de Morphée*, l'ancienne salle dévolue à la sieste, où des matelas peuvent accueillir, outre le client, une accompagnatrice de son choix. Au sous-sol, l'ancienne resserre à légumes est méconnaissable ; fausse pierre montée en voûte, crochets de suspension, les deux croix de Saint-André enfin débloquées du port du Havre, un impressionnant arsenal de fouets, de martinets, de pinces, de menottes... C'est le *Donjon branlant* (les points d'accroche sont solides, ce sont les officiantes, pilotées par Laura, la fière dompteuse de tigre savant, qui trémulent de partout). Les toilettes ont été agrandies et ces dames peuvent y exercer des spécialités prisées des gourmets.

L'honorable et prestigieuse résidence seniors haut de gamme, par un coup de baguette magique, s'est transformée de mouroir en boudoir. Une réussite... jusqu'à ce que des gyrophares bleus, annonçant des escouades de policiers, viennent troubler la fête. Les clients s'esquivent. Je les suis discrètement par la porte de service. DSQ, Marcel, le Commandant, l'avocat, le petit-neveu – en pleine conversa-

tion intime avec une blonde tellement fausse qu'on dirait une vraie – et le directeur de l'établissement sont embarqués au commissariat.

Pendant plusieurs mois, j'ai coupé tout contact avec la bande. Puis j'ai revu Marcel, par hasard. Il héberge le Commandant chez lui depuis que le semi-grabataire a été obligé de quitter sa résidence de luxe. Rien n'a transpiré dans la presse, les familles ne souhaitant pas que les cruautés exercées à l'encontre de leurs chères petites mamies soient étalées sur la place publique. Les ex-péripatéticiennes, pour qui ça aura été le plus beau jour de la vie, ont été recasées dans des établissements semi-concentrationnaires tenus par des religieuses. La moitié sont mortes dans la quinzaine, l'autre vivote entre parties de rami et chorale en sonotone.

– Pourquoi les flics sont intervenus? Je croyais qu'on avait la protection de la Compagnie?

Marcel grimace (pas beau à voir, avec le respirateur):

– C'est ce petit enfoiré de douanier! Un inflexible, un incorruptible, le Saint-Just de la lutte anti-contrebande... La Compagnie croyait l'avoir calmé, mais il a filmé toutes les entrevues (heureusement, les bandes se sont «égarées») et a alerté la Préfecture de Police, qui ne pouvait pas ne pas intervenir. Bon, le nuisible a été neutralisé, et le Commandant, DSQ et moi avons été relâchés sans être inculpés – il y a tout de même une justice en France! C'est le directeur qui a porté le chapeau et, avec ses petits sujets de prédilection, il est au trou pour un bon nombre d'années!

– Il y a une justice en France! répété-je machinalement.

Nous nous abîmons dans une introspection qui, pour Marcel, s'achève par un ronflement. Je le secoue gentiment:

– Alors? fini le filon de la pute hors d'âge?

Marcel retrouve sourire et vitalité:

– Penses-tu! Le secteur est en plein développement! Mais nous ne recrutons que des indépendantes, dans des catégories sociales moins... voyantes. Nos dames ne travaillent qu'en extérieur. Nous avons acheté dix camping-cars tout confort qui sillonnent la France avec des « dates », comme on dit maintenant, annoncées à l'avance. C'est Francis, le petit-neveu de *Torticolis*, tu te souviens? un garçon entreprenant, qui gère la logistique, et sa vieille tante nous accompagne; comme elle n'a que lui, on l'a recueillie par charité.

Marcel prend son air de bénédictin un jour de paie. Je souris:

– Donc tout va bien! Les affaires de la Compagnie sont florissantes, le Commandant est à l'abri du besoin, tata et son neveu visitent la France... Et toi?

Marcel me tape sur l'épaule (enfin, symboliquement, parce que son bras a du mal à quitter le déambulateur):

– Va voir sur ***couches-lavables.com***, tu m'en diras des nouvelles!

Cannibale foot

Ce soir, j'ai rendez-vous avec *Footinette*, une petite brune piquante, plutôt enrobée.

– *T like lick foot?* m'a-t-elle demandé sur le chat de **kiffe-un-vieux.com**.

– *Like!* (Je ne m'embarrasse plus des formules cérémonieuses d'un autre âge.)

Footinette débarque chez moi, aussi appétissante en vrai qu'à l'écran : doudounes renforcées, joli bedon version oreiller, cuisses gainées de cellulite. Mais tout cela bien tendu sous la peau, et une vivacité d'écolière, un pétilllement d'yeux prometteur.

– *Slt!* dis-je.

Elle sourit :

– Oh ! tu peux me parler en français complet. J'ai une maîtrise de linguistique. Tiens, mets ça au frigo.

Surprise ! Ce n'est pas la sempiternelle bouteille de Coca light zéro, mais un beau flacon d'orezza, une eau corse aux bulles robustes. (J'avais prévenu la demoiselle que j'étais abstème.) Elle se dirige vers ma bibliothèque et pousse quelques exclamations de ravissement.

– Pas possible ! Tu lis Jacques Abeille ? Patrick Boman ? Rikki Ducornet !

– Euh, oui, vu mon âge et mes goûts littéraires, c'est inévitable...

Elle vient me donner un petit bisou sur les lèvres et retourne éplucher mes rayonnages. Elle commence même à se frotter explicitement l'entrejambe, moulé sous un short en jeans. Est-ce une perverse qui jouit rien qu'à lire les titres d'une bibliothèque? Elle pousse un cri de souris coincée dans la mâchoire d'un chat.

– Non, pas possible! l'édition de Kehl de Voltaire par Beaumarchais!

– (Elle compte.) 90... 91... 92! et complète!

Là, je reste coi. Avouer mon admiration pour Baskerville... Mais il faudrait aussi parler des activités criminelles qui m'ont permis d'acquérir aux enchères la précieuse collection (un rendez-vous de grossistes en beuh; on les a cabossés à la batte de base-ball, DSQ et moi, un vrai massacre!). Je préfère détourner la conversation, pendant que *Footinette* retire sa vêtue.

– Et la linguistique? Ton domaine?

Les lolos viennent de jaillir d'un bonnet 100c minimum. Heureusement que je me tiens en retrait: un coup à finir aux urgences...

– Oh! un sujet très peu connu du public, la *lingua franca*.

Elle retire sa culotte Petit-Bateau, version porte-containers de la CGM.

– Ah! passionnant! La langue des échanges commerciaux dans le Bassin méditerranéen du Moyen Âge au XIX^e siècle. Un ancêtre de l'espéranto, et ça marchait!

Là, je viens de gagner un point.

– Ben toi alors! T'en sais des choses!

J'ai droit à un nouveau bisou, prolongé, avec un peu de langue dedans. Voilà ma Vénus, hottentote mais craquante, archi-nue.

Elle demande, un peu inquiète, en pinçant ses bourrelets:

– Comment tu me trouves?

– Irrésistible, petite *Footinette*! je m'exclame, sincère.

Tant de chairs juvéniles offertes à la concupiscence d'un vieillard, c'est un don des dieux.

– Bon, alors, on s'y met?

Le thème de la soirée, c'est croque-orteils, la demoiselle avouant un penchant pour le cannibalisme podophilique. Elle s'allonge sur le lit, les pieds en éventail et je commence à passer la langue entre chaque orteil. Elle pousse de petits gémissements pré-orgasmiques.

– Mange mes pieds! Mange! Mange!

Heureusement que, grâce à nos petites expéditions nocturnes et fructueuses, j'ai remplacé mes appareils dentaires par des implants. Je peux mordre sans risquer un décollement de molaires, toujours préjudiciable au bon déroulement d'une soirée. J'enfourne un peton complet et mâchouille. Hurllement de la demoiselle. Je relâche:

– Je t'ai fait mal?

– Non, continue! C'est trop bon!

Je mastique, je croque, je léchouille. Et ça dure, ça dure. J'en ai les maxillaires en compote. Ma patiente se redresse, soudain, exposant à mes yeux ravis sa poitrine généreuse et pendante (à ce festin, je n'ai pas encore été convié).

– Et si tu me mangeais *vraiment*, tu ferais comment?

Ses beaux yeux de biche me contemplent avec inquiétude: ragoût ou cuissot? Heureux de cet intermède et afin de reposer ma mâchoire endolorie, je me lance dans un exposé culinaire approfondi:

– Eh bien, je commencerais par les seins.

J'essaie d'attraper le droit. Je suis repoussé avec vigueur.

– Non, les pieds! les pieds! Va chercher un couteau!

Je me recule, effrayé. Je suis tombé sur la folle de service, qui veut vivre à fond son fantasme de cannibalisme...

– Un couteau! un couteau! scande-t-elle en se triturant le clitoris.

Elle va rameuter les voisins, en plus! Pour la calmer, je fonce à la cuisine et reviens avec un couteau à beurre. Je passe le plat de la lame, en acier inoxydable garanti, sur la plante des pieds.

– Ah! c'est trop bon, je jouis!

Elle est secouée de forts trémulements, qui créent des trains d'ondes, les vagues secondaires venant affronter les primaires en un curieux ressac de chairs molles. Lors d'une vague scélérate, qui fait bondir sa poitrine haut au-dessus du lit, j'essaie d'attraper le sein droit, mais suis repoussé sans pitié.

– Les pieds! les pieds! Coupe-les! Mange-les!

Plus du tout excité, mais désireux de laisser un bon souvenir à ma partenaire, je mime un cisaillement (avec le côté non tranchant du couteau) des deux chevilles. Ma « victime » se tortille dans ses liens imaginaires.

– Oh non! Pitié! Il va me manger les pieds. Non! non!

J'ai compris le message: tout en cisillant comme un forcené, je reprends le mâchouillage. La bouche encombrée d'orteils, je dis:

– Cha yé, ch'en ai détaché un.

Au second. Même traitement:

– Ché bon, ché les deux!

Je repose les deux petons sur le satin et me lève. *Footinette* me regarde, surprise:

– Ben, où tu vas?

– Euh... à la cuisine. J'ai mis le four à 250 pour qu'ils soient bien saisis.

Son visage rayonne:

– O mon amour, tu vas vraiment me dévorer! Tu vas les préparer comment?

– Euh... des herbes de Provence, de l'huile d'olive pour

que la peau rissole. Et puis, je vais coincer une gousse d'ail entre chaque orteil. Et mettre quelques patates autour... Ça te convient ?

Nouvel orgasme. Les murs de la chambre tremblent.

– Ah ! t'es divin, mon *Carambar* ! (C'est mon pseudo sur **kiffe-un-vieux.com**, le site de rencontres intergénérationnelles où je me fournis en jeunettes.)

Je me rallonge, espérant un body-body voluptueux et moelleux. Elle me repousse :

– Et ton four ? Faudrait pas qu'il soit trop chaud quand même.

Je vous passe la suite de la soirée. Quand *Footinette* est repartie sur ses deux pieds intacts (un petit bisou sur les lèvres, sans langue), j'étais épuisé, lessivé. La bouteille d'orezza vide et un dernier verre à la main, j'ai médité sur les étranges chemins de la volupté féminine.

*

Deux jours après, au club de DSQ, je raconte ma soirée à Denis Direct Saute au Cul et à Marcel, alias *PapyPampers* (il a repris son pseudo d'origine depuis qu'il fricote avec le Club des couches lavables).

– J'ai passé une soirée avec Ginette Mathiot ! Jamais connu ça en quarante-cinq ans de carrière.

Marcel se marre et glousse.

– Intéressé, vieux paillard ? Les nymphettes en couches culottes te suffisent plus ?

Un peu énervé, je lui conseille de potasser quelques livres de recettes avant d'affronter *Footinette*. Marcel a un geste d'apaisement tremblotant :

– Non... Mais ça me rappelle quelqu'un...

Ce soir, au Club, c'est plutôt calme. Il semble que la vague de gérontophilie touche à sa fin. Les minettes se font plus rares, chipotent sur les tarifs, veulent du vieillard présentable. Certaines, affront suprême, sont accompagnées d'un jeunet gominé. Qui se fait repousser illico par les vigiles de l'entrée.

– En revanche, précise Denis, en astiquant un verre, les soirées couguars rencontrent un vrai succès. Mais rien à voir avec nos mamies du trottoir, que de la carrosserie dix-huit carats. Moyenne d'âge quarante-cinq / cinquante, de l'appétit et de la classe. Les petits jeunes en raffolent !

*

Coup de tonnerre dans notre ciel d'azur de retraités, qui s'assombrit d'un coup. *PapyPampers* a cassé sa pipe. Net. Brutal. On l'a retrouvé dans l'arrière-salle d'une laverie, le corps enveloppé de couches lavables. D'après les premiers éléments de l'enquête, il s'agirait d'un rituel post-mortem ; la cause du décès étant naturelle (encore une épectase), l'enquête est close rapidement. Aucune poursuite.

À l'enterrement, il pleut. Les quelques jeunes filles qui accompagnent le cortège ont quand même des lunettes de soleil, pour cacher leurs yeux rougis. Sinon, pas de famille, juste DSQ et moi. Nous cheminons tristement, l'œil accroché aux popotins des demoiselles qui nous paraissent bizarrement conformés.

– Dis donc, je chuchote. Tu crois qu'elles ont assisté au clamsage du vieux ?

Denis soupire :

– Probable, vu le renflement sous la jupe : elles portent le deuil en version couche lavable.

Quelques mètres plus loin, nouvelle interrogation :

– Tu trouves pas que le cercueil est un peu surdimensionné?

Denis se penche vers moi :

– Que veux-tu, *PappyPampers* a voulu être enterré en tenue.

Je lance un regard interrogatif.

– En couche culotte, lui aussi ; mais, en plus, avec son déambulateur et sa bouteille d'oxygène. Comme le déambulateur ne rentrait pas dans un modèle standard, le menuisier a été obligé de lui en fabriquer un sur mesure. Ç'a coûté un bras à la Compagnie.

La cérémonie fut brève. Ni Denis ni moi ne connaissions vraiment Marcel, qui avait su, durant deux ans d'une relation que je qualifierais de presque amicale, éviter tout sujet sur son passé, à part son passage à l'antigang. Le Commandant, qui vivait chez Marcel depuis l'affaire de l'Ataraxia, se montra vague, avec des trous de mémoire de gros calibre. Il admit cependant que Marcel avait une fille ; il allait la prévenir.

– Mais, les gars (pff, pff), vous montez pas (pff, pff) le bourrichon. Elle est moche (pff, pff) et déjà vieille. Et puis, elle aimait pas (pff, pff) son père.

Triste oraison funèbre par un automne pluvieux.

*

Les soirs « couguars », je fais l'extra au Club de Denis Saute au Cul. Si la jeunette gérontophile est en voie de disparition, le minet amateur de quinquarelookée pute branchée a connu une brutale expansion. Le Club de Denis – et de la Compagnie, qui écrème le tiroir-caisse en sous-main – se reconvertit en Thé dansant sous la Coupole. Les dames sont appétissantes : je suis sensible à ce travail sans relâche contre l'affais-

sement des chairs, le plissement inéluctable des épidermes, le blanchissement des poils; tous ces trésors d'énergie pour reculer l'inévitable galopade vers le cimetière, ça mérite bien l'hommage des petits jeunes gens qui se pressent, énamourés, contre les poitrines siliconées et embrassent avec passion les lèvres botoxées.

– Pour nous, c'est la retraite au désert, soupiré-je un soir de vague à l'âme. **Kiffe-un-vieux.com** a fermé, faute de combattantes. Depuis *Footinette*, je n'ai rien attrapé. Bah! je me console avec mes éditions anciennes, j'écris des pornos trash que personne ne lit, je vais même voir des expositions d'art contemporain, auquel je ne comprends rien. Je meuble ma solitude!

Denis a un regard compatissant. Sa réputation de pilonneur express lui attire toujours une clientèle désireuse de vérifier l'état du matériel. Et ça fait bien sur le CV. Mais la tranche d'âge remonte inéluctablement, pour lui aussi. Maintenant, c'est plutôt les préretraitées du cul, quand elles sont lasses des minauderies ou incertaines sur leur mécanique, qui viennent se faire bourrer un bon coup, comme le dit poétiquement Mélanie, une belle post-quinqua qui n'avoue pas son âge mais parle avec sincérité des derniers feux de sa sexualité.

– Est-ce que tu exiges de tes minets un couteau suisse en cadeau? lui demandé-je un soir, alors qu'on rigole au bar, en copains.

Ses yeux aux paupières dix fois ravaudées m'interrogent:

– Non, pourquoi?

Je lui raconte l'histoire, sans doute inventée, d'une cougar en début de carrière, qui réclamait comme seul paiement de sa prestation un couteau suisse. À l'un des jeunes gens qui s'en étonnait, elle ouvrit son armoire, dont les étagères

regorgeaient de canifs rouges à la célèbre croix blanche : «Aujourd'hui, je suis encore désirable, mais dans dix ou quinze ans... Et tu connais un scout qui peut résister à un petit couteau suisse?»

On se marre. Elle m'embrasse aussi, avec la langue, sans mégoter. Puis elle se lève pour rejoindre un minet qui poireaute, un verre à la main. Ils s'éloignent vers les backrooms, enlacés.

– Tu vois, Denis, on ne peut jamais savoir, avec les femmes, ce qui les met en appétit. Mélanie, c'est les couteaux suisses.

*

Rendez-vous chez le notaire de Marcel avec DSQ. Je pousse le fauteuil roulant du branlotant Commandant, qui a tenu à assister à la cérémonie. D'ailleurs, nous avons été convoqués tous les trois, plus quelques demoiselles au popotin enrichi. Et, sur une chaise, au premier rang, une sorcière qui nous mate avec deux pistolets mitrailleurs. Le notaire fait les présentations : «Geneviève Cazeneuve, fille de Marcel Cazeneuve et de Marie Lubert, née le 21 mars 1961 à Vaudeville-sur-Seine...» Donc, voilà fifille, et plutôt furieuse de devoir partager le gâteau avec les gâteaux et les polissonnes. Et le notaire de poursuivre sur les possessions du défunt : appartements à Paris, sur la Côte, placements divers : FCPI, PEA... Et assurances-vie, dont une dont je suis le bénéficiaire. Au total, près de six millions d'euros d'avoirs, pépère ! Ah ! il pouvait s'offrir des couches culottes lavables en pure soie, l'animal !

– Y'a rien pour moi ? s'étonne le Commandant en tremblotant.

Le notaire parcourt le testament holographe, rédigé par Marcel quinze jours avant sa mort.

– Ah, si! sa médaille du Mérite. Je lis: «À donner au Commandant, qui l’a bien méritée.»

Tout Marcel, ça! Son vieux chef, qu’il détestait sûrement, et à qui il offre ce pied de nez posthume.

Les demoiselles: Sylvia, Patricia, Pétunia et Dahlia reçoivent une honnête rétribution post-mortem pour leurs bons et loyaux sévices. Elles s’effondrent en larmes, sincères et mesurées. Fille se lève, brusque et coupante:

– Ça ne se passera pas comme ça! Arroser des grues et des pervers, c’est tout mon père! J’irai au procès.

Le notaire essaie d’apaiser la furie:

– Mademoiselle Cazeneuve, calmez-vous. Je vous garantis que ce document est parfaitement authentique et légal. Si vous allez au procès, comme vous dites, vous perdrez... Ça va vous coûter cher. Votre père vous a laissé, certes, juste la part légale, mais elle suffit largement pour vivre confortablement. Je vous conseille d’abandonner...

La fille de *PappyPampers* sort en hurlant:

– J’m’en fous, j’ai des documents! Ils vont tous aller en prison!

On se regarde, avec Denis Saute au cul et le Commandant. Qu’a voulu dire la harpie? Serait-elle au courant des agissements malhonnêtes de son pauvre papa et de la façon pas très régulière dont il a amassé sa fortune? A-t-elle eu vent de l’existence de la Compagnie?

C’est la catastrophe! La Geneviève a adressé au Commandant un dossier complet sur les opérations délictueuses menées par le «gang des vieillards», comme la presse nous appelle après chaque expédition. Des photos compromettantes, des listes de noms (dont le mien!), des dates...

La Compagnie prend les choses en main, en douceur: en

cas d'accident, la fille de Marcel a prévenu que cinquante DVD d'archives seraient automatiquement expédiés à la presse. On peut museler un ou deux journaux, mais pas cinquante «canaux d'information» comme on dit, dont des télévisions et des radios.

Après deux semaines de négociation, un accord est trouvé. Je suis désigné comme médiateur.

– Pourquoi moi ? m'étonné-je auprès du Commandant.

– Je ne sais pas... C'est elle qui a insisté (pff, pff). Peut-être parce que tu étais un ami de son père ? (Pff, pff.)

*

21 heures. Je sonne à la porte de Geneviève Cazeneuve, un bouquet de roses à la main. Elle vient m'ouvrir, tout sourire.

– Oh, des roses rouges ! Comme c'est gentil, mes fleurs préférées ! On se fait la bise ?

Je m'apprête à déposer un chaste poutou sur une des joues sèches, mais elle m'empoigne la tête à deux mains et me ventouse la bouche, forçant mes dents avec la langue. Ses petits yeux inquisiteurs sont vrillés dans les miens pendant l'opération. Je m'agrippe au bouquet. Mes défenses mollissent, ma langue se fait complice et nous nous roulons un patin d'anthologie.

– Eh bien, bredouillé-je, voilà qui crée tout de suite un climat amical.

Geneviève est une fausse maigre, avec des formes plutôt bien garnies mises en valeur par une robe fourreau noire. D'accord, sa tête chevaline ne la rend pas désirable au premier regard, mais le reste est plutôt bandant...

– J'ai préparé un petit dîner... sourit-elle, mutine.

– C'est gentil, mais il ne fallait pas vous mettre en frais.

– Penses-tu – on se tutoie, hein, maintenant qu'on a fait connaissance! –, que du naturel, tu vas adorer.

Dans la salle à manger, le couvert n'est pas mis. Je m'interroge... Geneviève me prend par la main, direction la chambre. Elle retire sa robe fourreau: dessous, elle ne porte rien et je peux détailler une anatomie des plus désirables: deux seins petits mais ronds et fermes, un ventre plat et, quand elle se retourne pour me donner un aperçu de l'arrière, deux admirables fesses pommelées.

– Wouaouh! tu caches bien ton jeu, petite coquine!

– Viens ici, sacripant! Tu vas en avoir pour ton argent.

Il y a comme un sous-entendu déplaisant dans son invitation. Je me débarrasse du bouquet, de mes vêtements et rejoins Geneviève sur son lit.

– Alors, il a faim, le grand garçon? me demande-t-elle en me tendant ses deux pieds. Mange! Mange-les!

Nonnnnnnn... Ça ne va pas recommencer! Mais qu'est-ce qu'elles ont à vouloir se faire croquer les orteils?

Et c'est reparti, mais en plus sauvage. La Geneviève a des exigences: il faut lui enduire les arçons avec de la confiture, du Nutella, et mordre jusqu'à ne plus sentir ma mâchoire. Comme avec *Footinette*, impossible d'atteindre une zone classique; je me fais taper sur les doigts, un coup sec, dès que j'essaie de m'aventurer hors du piédestal.

Vers 23 heures, c'est la pause. On en profite pour bavarder. Il reste quelques points de négociation à traiter.

– Tout d'abord, tu viendras me manger les pieds une fois par semaine. Enfin, au début...

– Euh... On peut faire un planning, avec des contributions multiples.

– Non! je ne veux que toi. Tu étais le plus proche de Papa...

– Je l’ai très peu connu, en fait, bredouillé-je. Deux ans, et on se voyait rarement.

– C’est bien ce que je dis!

– Et les demoiselles Pampers? Vous pourriez leur demander une petite contribution podophilique.

Geneviève part d’un grand rire.

– T’inquiète pas pour elles, j’ai des projets...

– Bien. Les pieds, une fois par semaine. Ensuite?

– Ensuite, je veux un pourcentage sur le Club et une entrée à vie.

– Je transmettrai pour le pourcentage. Pour le pass, j’imagine que cela ne posera pas de problème. Après?

– Tu m’épouses!

Je sursaute.

– Les pieds, ça ne suffit pas?

Elle me ravage la bouche d’un baiser plein de salive.

– Non, je veux un mari qui me bouffe tous les jours.

Au secours! Elle est timbrée, la fille de Marcel.

– Là, je ne peux rien promettre. La vie de couple, pour un célibataire endurci comme moi, ce n’est pas évident. À mon âge...

– Tu t’y feras. J’en ai déjà usé trois.

Je blêmis: une veuve noire! Qui avoue froidement avoir liquidé trois maris. Geneviève part d’un grand rire, chevalin évidemment avec sa tronche de jument après le grand prix de l’Arc de Triomphe:

– Mais non, je ne les ai pas tués! Ils sont tous vivants. Et j’ai même eu une fille avec le premier. Tiens, regarde! elle n’est pas mignonne, mon Amélie?

Geneviève me tend une photo sous cadre. Stupeur! C’est *Footinette*. Le cauchemar intégral! Je me vois coincé à vie, entre la mère et la fille, à croquer des orteils matin, midi et

soir. Je me rhabille et sors en courant, après de vagues excuses sur le dernier métro.

De retour chez moi, bain de bouche et pommade décontractante. Ah, ce Marcel, quelle famille tout de même ! Il me revient soudain à l'esprit que, sur la plage, l'année dernière, tandis que nous fomentions notre traquenard anti-Merdiel, il aimait bien se faire croquer les arpions par ses amazones. Une tradition familiale, de toute évidence. Acquise ou innée ? là est la question.

Homard à la Koons

Depuis la mort de Marcel, alias PapyPampers, je n'ai guère le goût des aventures nocturnes, des castagnes avec les petits dealers ou des expériences sexuelles avec des minettes. J'ai la libido en berne, le moral en choucroute et je mâchouille du panard tous les soirs. Souvenez-vous! Cette folle de Geneviève, fille de feu le roi du déambulateur oxygéné, m'a mis le grappin dessus et je lui croque les orteils en continu. Et comme si la fille de Marcel ne suffisait pas, sa petite-fille – croisée sur *kiffe-un-vieux.com*, le défunt site de rencontres interâges – me colle régulièrement ses arptions entre les gencives, au su et au vu de sa mère... Quelle famille!

Heureusement, de temps à autre, je m'échappe pour feuilleter ma collection de livres précieux ou boire un coup au *Cougar*, la boîte échangiste tenue par DSQ (Denis Saute au Cul), spécialisée dames mûres pour jeunes excités. Ce soir, par exemple, je discute avec un petit jeune homme qui sort tout frétilant d'une séance avec la divine Mélanie, sexygénère gourmande et sympa.

– Alors, comme ça, vous bossez au ministère de l'Inculture?

Le minet grimace, ne semble pas goûter mon humour anar de droite – à moins que ce soit sa rondelle de citron flottant sur les bulles du Périer qui lui cause des embarras gastriques.

– Disons que je conseille les Grands Artistes (G et A majuscules), que je pilote les Expositions Majeures (idem).

Le petit con semble convaincu de sa mission esthétique branchouille.

– Ah oui, genre colonnes de « Burne » ou cadavres en gélatine façon Damien Hirst.

Il se rebiffe. Mélanie, qui s'appuie nonchalamment contre le dos de son amant du jour, étouffe un rire.

– Mòssieu, Hirst est le Plus Grand Artiste Vivant. (Quatre majuscules.)

À mon tour de grimacer.

– Mouais, c'est surtout un spéculateur surdoué... Comme l'autre, l'installateur de homards géants en plastique... (Je fais semblant de chercher son nom.) Poons, Toons...

– N'insultez pas le Deuxième Plus Grand Artiste Vivant (cinq majuscules!), Jeff Koons, Mòssieu!

Mélanie se frotte contre l'esthète. Apparemment, notre échange acidulé l'excite.

– Remarquez, un mec qui réussit à coller ses horreurs en plastoc sous les boiseries ternies du château de Versailles – un peu comme un confessionnal dans un bordel, ou un donjon SM à Notre-Dame... Là, je dis : chapeau bas!

Le foutriquet s'énerve et fait des *slurps* éprouvants avec sa paille.

– C'est dingue, vous n'avez aucun respect pour l'Art! (Une seule majuscule, il en a perdu en route?)

Mélanie fouille dans le pantalon du jeune homme à la recherche d'un point d'exclamation, voire du point d'ironie cher à Alcanter de Brahm. L'esprit ailleurs, il reprend, sur le ton de la confiance :

– Comme vous semblez particulièrement obtus, passéiste et désespérément inculte, je vais vous faire une confidence. **Je** (il appuie sur le « je ») suis chargé d'une exposition Jeff Koons, que **j'**organise dans le plus grand secret au Louvre. En effet,

l'Artiste a décidé de frapper un grand coup: la même pièce, exposée dans cinq des plus grands musées du monde: le Louvre, le MoMA à New York, la Tate Gallery de Londres, l'Ermitage de Saint-Petersbourg et le Prado de Madrid.

– Mazette! Et qu'expose ce génie? Un Mickey géant à son effigie? un chienchien en boudins gonflables? une moule surdimensionnée? un gode monstrueux?

– Mais, un homard, évidemment! se récrie l'expert en crustacés. C'est son *identity mark*. Objet structurant, tout à la fois mise en abyme du quotidien et questionnement sur le devenir de l'esthétique, matière vivante et artefact absolu...

J'interromps le gandin dans la récitation de sa brochure publicitaire.

– Holà! mon garçon, inutile de vous fatiguer, je ne suis pas acheteur. Je n'aime le homard ni à l'armoricaine ni à la Jeff Koons.

Mélanie fourrage de plus en plus dans la braguette, et tire le brillant commissaire d'exposition vers une des back-rooms. Je me tourne vers DSQ.

– Quelle époque tout de même! Tu montrerais un Dürer à cet imbécile, il s'en servirait pour se torcher le cul...

– Dürer? Il joue dans quelle équipe?

Denis et moi ne partageons pas toujours les mêmes valeurs.

Je suis rentré chez moi plutôt déprimé. La bêtise et l'ignorance mènent le monde. Ce ronchon de Cicéron pensait la même chose de ses contemporains; maigre consolation. L'intelligence et la culture sont si peu partagées, alors que le mauvais goût, les courses cyclistes, le football, les chiens, les enfants, les livres de Marc Lévy ou d'Amélie Nothomb, la musique de supermarché, les monothéismes... J'interromps ma litanie des nuisances; une idée fulgurante me traverse

l'esprit: Geneviève, la «Cannibale foot», travaille au Louvre, quelque chose comme responsable de la logistique. Justement, ce soir, je suis de service.

J'ai mâchonné ses arpions à en avoir les gencives saignantes. Tandis que nous nous reposons sur le lit conjugal – eh oui, j'ai signé un contrat en bonne et due forme devant notaire, précisant mes jours de présence obligatoires à *son* domicile –, je glisse sournoisement :

– Dis donc, ma chérie (un peu de flatterie), tu es au courant de l'expo Jeff Koons?

Geneviève sursaute.

– Mais c'est ultrasecret! Comment as-tu appris ça?

Je me fais évasif.

– Oh, des bruits. Je connais pas mal d'artistes, et les infos circulent vite.

Geneviève n'a pas l'air convaincue. Je suis bon pour une séance de croque-orteils supplémentaire.

– C'est moi qui supervise l'installation dans la salle «Mona Lisa», soupire-t-elle entre deux halètements de jouissance.

Une poignée d'orteils coincée sous les molaires, j'émet un petit sifflement chuintant.

– Cha va la faire chaliver, la petiote! Du homard, elle a pas dû en bouffer chouvent.

*

Quelques jours après, au *Cougar*, j'entreprends une discrète conversation de derrière-le-bar avec Denis Saute au Cul.

– Que dirais-tu de kidnapper un homard géant en plastique qui vaut des millions?

Denis me regarde comme si je venais de pisser dans son shaker.

– T'as la fièvre?

Je me lance dans un exposé concis sur l'art contemporain, de la *Fontaine* de Duchamp aux têtes de veau de Damien Hirst, en passant par les accumulations d'Arman.

– Tout le monde trouve ça nul, mais personne ne peut le dire, tellement ç'a pris de la valeur. Aujourd'hui, un Jeff Koons ou un Hirst valent plus cher qu'un Rubens.

La bouille bosselée de Denis s'éclaire d'un sourire d'intelligence :

– Ah ! lui, je connais : c'était un agent secret !

Le projet que je sou mets à la Compagnie est simplissime : enlever le homard géant et le restituer contre une forte somme d'argent. Par le truchement de Geneviève, nous aurons accès à la réserve du Louvre. L'opération se fera entre la réception du homard et son installation. Soit dans la nuit du 18 au 19 octobre. Geneviève est partante pour l'aventure ; elle a horreur de l'art contemporain. De plus, la rétro-commission de la Compagnie représente une prime non négligeable. Enfin, elle m'aura à l'œil puisque je ferai partie de l'équipe de kidnapping, en compagnie de DSQ et de deux experts, des patibulaires aux CV en béton.

*

Nuit sans lune, mais petite pluie persistante. Geneviève a revêtu un justaucorps noir qui moule admirablement ses formes de fausse maigre... Dommage que ses défunts parents aient raté la tête, toujours aussi chevaline. Sinon, elle est appétissante en Fantômette. C'est ce que doit se dire un des malandrins, qui lui pelote les fesses tandis que nous attendons dans une encoignure le retour de DSQ, parti en éclaireur. Geneviève, qui prend conscience du malaxage de ses rotondités avec

un temps de retard – le stress, sûrement –, balance une gifle au palpeur, qui se met à boudier.

– On se calme! chuchoté-je. DSQ nous fait signe... Allons-y!

Geneviève pose un pas magnétique sur la porte de service du musée; ça s'ouvre sans problème, c'est déjà ça. Elle a subtilisé sa carte au crétin amateur de cougars, elle ne m'a pas précisé comment. Après quelques tours et détours, nous parvenons aux réserves. Le pass magique a fait à chaque fois merveille: ni sirènes ni galopades d'agents de sécurité. Le homard géant, tout juste déballé, est posé contre un mur. Les deux experts bodybuildés s'en emparent et nous repartons fissa vers la sortie. Manque DSQ; je l'appelle:

– Denis! Qu'est-ce que tu fabriques? Dépêche-toi!

Il arrive en courant, portant un tableau enveloppé dans un drap grisâtre.

– J'ai trouvé ça dans un coin... Ça me fera un souvenir!

Pas le temps de l'engueuler, ni de lui expliquer que ce n'est pas bien de spolier le Mobilier national... Et puis, une croûte de plus ou de moins, personne ne s'en apercevra. Geneviève hausse les épaules.

– Trop tard pour le rapporter, de toute façon! On dégage!

Sortir du Louvre à trois heures du matin, rien de plus facile. Une fois la porte de service refermée, Geneviève laisse tomber le pass du gandin, après l'avoir soigneusement essuyé. Quand on va découvrir le vol, le freluquet amateur d'art contemporain va se faire secouer ses bretelles à rayures Buren. Rien que pour ça, ça valait le coup de monter l'opération!

Tandis que nous traversons la rue de Rivoli au pas de course, j'imagine la tête d'un éventuel passant découvrant ce groupe improbable composé d'une Fantômette sautillante, d'un malabar portant un tableau sous le bras et de deux costauds galopant avec un homard géant. Après une

petite balade en fourgonnette à travers les intermondes de la banlieue nord, le homard est entreposé dans un garage discret appartenant à la Compagnie. Puis chacun rentre chez soi.

*

Le lendemain, les uns des journaux évoquent toutes les vol du Louvre. «Le casse du siècle» titre *Le Parisien matinal*, sauf qu'il n'est pas question, dans l'article, du homard géant, mais de la *Joconde*! Et le conservateur du musée d'expliquer, avec une certaine gêne, que le tableau a été dépendu la veille pour un nettoyage et une petite restauration; que, après avoir installé une copie dans la salle d'exposition, les agents chargés du décrochage ont entreposé momentanément Mona Lisa dans la réserve et que l'équipe de restauration a découvert sa disparition ce matin. En bas d'article, on signale également le vol du homard géant – juste un dommage collatéral.

– La *Joconde*! Denis a piqué la *Joconde*!

Je suis à la fois effrayé par l'énormité de l'affaire et mort de rire: le tableau le plus célèbre du monde subtilisé comme une croûte par un amateur d'art aux goûts plutôt incertains... Il faut le prévenir, et laisser la Compagnie se débrouiller avec la restitution, sûrement contre une belle somme d'argent, bien mieux que le homard en plastique!

Je débarque en fin de matinée au *Cougar*. DSQ, dans l'entrée, réceptionne une caisse de boissons. Tout en signant le bon de livraison, il me montre d'un coup de menton le tableau de Vinci, accroché dans l'entrée.

– T'as vu! Elle est pas mieux ici que dans ce musée poussiéreux, la p'tite dame?

J'attends que la camionnette du livreur quitte le trottoir, et je ferme la porte à double tour. Je m'étrangle:

– Denis! Tu sais ce que tu as piqué?

DSQ, un peu surpris, me dévisage par-dessus ses lunettes de lecture.

– Ben... une croûte... Assez chouette d'ailleurs. Avec son sourire, même un peu vieillotte, elle a l'air sympa...

Je suis au bord de l'apoplexie:

– Denis, as-tu entendu parler de la *Joconde* de Léonard de Vinci?

Il fronce les sourcils.

– C'était pas un tube de l'été dernier? (Il chantonne.)

*La Joconde
qu'est gironde
au bordel est
dans le Bordelais.*

... ou un truc comme ça...

Je m'effondre sur une banquette, la tête entre les mains. Je gémis:

– Denis! Denis! Pas à ce point, tout de même! C'est le tableau le plus célèbre du monde... et il est accroché, juste là, dans ton entrée!

Le spécialiste des tubes de l'été en reste sans voix. Puis, dans un murmure:

– J'me disais bien que je connaissais ce sourire. Qu'est-ce qu'on fait, on le garde?

Je lui fais un topo assez court, en pédagogue: historique, enjeux patrimoniaux, guerre nucléaire possible. Denis convient qu'à ce niveau-là, mieux vaut prévenir la Compagnie. Pendant qu'il téléphone à son correspondant, je décroche Mona Lisa avec précaution, la remballage dans le drap pas très propre qui lui sert de linceul et la dépose dans une des back-rooms que je ferme à clé. En attendant la prise en charge par une équipe de la Compagnie.

Le soir, j'ai rendez-vous avec Geneviève. Je me présente à l'heure, un peu inquiet tout de même. La fille de Marcel m'ouvre, le visage des mauvais jours.

– Entre!

Je la suis dans le salon. Pas d'apéro ni d'amuse-gueule. La gueule, oui!

– Il en a fait une grosse, ton copain Denis.

Je hausse les sourcils, l'air de celui qui n'est pas au courant. Je prends une gifle, à la volée.

– Ouille! Ça va pas, non! T'aimes plus le homard?

– Oh! ça va! Et ne me dis pas que t'es pas au courant. La *Joconde*, tout de même! Il pouvait pas prendre une des merdes qui encombre nos réserves: un Morellet, par exemple.

J'essaie de défendre le fautif.

– C'est un inculte, mais, même à ce degré d'incompétence, il n'en voudrait pas sur ses murs, tu ne crois pas? T'imagines, un Morellet dans l'entrée du *Cougar*, ça ferait fuir la clientèle, non?

Ça décoince un peu l'atmosphère. J'ai même droit à un sourire. Pour Geneviève, qui m'octroie deux orteils en apéritif, je résume la prise en charge de l'affaire par la Compagnie.

– Pas d'inquiétude! Le dossier est entre de bonnes mains... Et si ça se trouve, on va y gagner encore plus qu'avec le homard à la koons (je prononce «à la coon»).

Geneviève rigole. C'est gagné. Mais j'ai eu chaud! Elle a toujours sous le coude un joli dossier sur les mauvaises actions du Gang des Vieillards, et je n'ai guère envie de finir mes jours dans une prison, à gérer une bibliothèque débordant de romans ineptes et de livres de morale hors d'âge.

Je suis accoudé au zinc du *Cougar*, une main distraitement posée sur la cuisse de Mélanie, la sexygénénaire décomplexée. Derrière Denis, sur le mur, une reproduction de la *Joconde*, qu'il a fait encadrer comme si c'était l'original.

Nous papotons de choses et d'autres, de Rubens par exemple.

– Tu as dit, l'autre jour, que c'était un agent secret... Peu de gens savent cela. Tu es bien renseigné.

Denis sourit. Même si sa trogne ne pourra jamais égaler le fin visage de Mona, cet étirement des lèvres agrémenté sa tête bosselée comme un arc-en-ciel un jour d'hiver.

– N'oublie pas que j'ai travaillé à la Piscine. On avait parfois des conférences historiques. J'ai retenu le nom de ce gus, parce que ma sœur venait d'accoucher d'un loupiot et qu'elle l'avait appelé Ruben.

À quoi ça tient, la culture! J'en suis là de ma rêverie sociétale quand l'accro au kitsch branché vient vers nous. Il est moins fanfaron, l'expert en kooneries! Mais il a faim de cul, et Mélanie se met à frétiller, je le sens à la tension de sa cuisse.

J'attaque:

– Alors, l'expo Jeff Koons?

Il hausse les épaules:

– Annulée à cause de ces crétins qui ont embarqué le tableau du mec de la Renaissance... (Il cherche.) Euh... L'Italien, vous savez...

Je l'aide:

– Da Vinci Code?

– Oui, c'est ça! (Il découvre la repro de la *Joconde*.) Ah! mince, le voilà! C'est vous qui l'avez piqué, alors?

Ses yeux s'agrandissent comme des soucoupes. Mélanie lui frotte l'entrejambe.

Denis s'amuse.

– Oui, mais on l’a restitué hier, t’es pas au courant? Enfin (clin d’œil)... on a gardé l’original, et on a rendu une photocopie.

Le freluquet approuve, Mélanie également, qui a sorti l’instrument – de belle taille – du pantalon et le suce avec ardeur.

– Ouais, c’est *arty* comme démarche. Ça, j’apprécie! Si vous voulez, on peut monter un coup: cent *Joconde* dans cent musées du monde. Et chacune avec un truc spécial... (Il réfléchit.) Par exemple, une aurait des moustaches...

Je le coupe:

– Excellent! On l’appellerait «la Joconde du champ».

Il sort son téléphone (Mélanie toujours active en bas):

– J’appelle Jeff, ça va sûrement lui plaire!

– Au fait, son homard, il l’a récupéré?

– Il s’en fout, c’est du préfabriqué: il en commande autant qu’il veut à son fournisseur.

Goncourt toujours !

En cette fin de printemps, c'est plutôt calme au *Cougar*. Nathalie, la belle sexygénéraire, a disparu bras dessus bras dessous avec Geneviève, ma légitime quoique distante épouse, dans une des backrooms, en compagnie de deux magnifiques éphèbes d'ébène. Au bar, je sirote un lait orgeat.

– Quand je pense que je n'ai pas la moindre jouvencelle à me mettre sous l'adam, soupire Denis Saute au Cul (DSQ), mon pote gérant du *Cougar*, le club de rencontres entre jeunes gens bien montés et dames mûres bien élevées.

Son œil dérive vers Mona Lisa, dont une copie orne le mur derrière le bar. Il soupire à nouveau, le regard aimanté par le sourire pluri-centenaire.

– Méfie-toi ! Le complexe de Gradiva te guette.

Denis se détourne de son inaccessible amour ; le manque de chair fraîche ne facilite pas le désancrage de sa névrose. Son œil brille d'une incommensurable incompréhension.

– Qui c'est celle-là, une chanteuse à la mode ? La nouvelle star d'un reality show ?

Je souris :

– Non non, mon bon, c'est le titre d'une étrange nouvelle d'un écrivain allemand, Jensen, publiée au début du xx^e siècle. Un archéologue tombe amoureux d'une femme de pierre qui orne un bas-relief et qu'il nomme *la Gradiva*, « celle qui marche ». Dans un rêve, il la retrouve à Pompéi, à l'époque

romaine... Je voulais juste te mettre en garde: il n'est jamais heureux, celui qui tombe amoureux d'une œuvre d'art...

Des cris de jouissance un peu excessifs (Geneviève) et modulés (Nathalie) viennent perturber cette discussion littéraire. DSQ reprend le polissage du bar, son activité favorite, effleurant au passage d'un tendre coup de torchon la peinture à l'huile.

– Faut pas qu'elle prenne la poussière, la p'tiote, murmure-t-il pour lui-même, ça lui ferait perdre son joli sourire.

Soudain, il se frappe le front. Un geste qui ne contribue pas à arrondir sa caboche, plus cabossée qu'un vieux trognon et plus couturée qu'un ballon de foot.

– Ah! dis! J'allais oublier: **on** m'a demandé un service...

Je fais la grimace... Le **on** ne promet pas des lendemains sereins.

– ... Enfin, je veux dire, on m'a demandé de te demander un service.

Nous y voilà. La Compagnie a besoin de moi. Et c'est ce bon vieux DSQ le commissionnaire, comme d'habitude.

– Le Commandant? j'interroge.

DSQ lève les yeux vers le plafond...

– Encore plus haut?

Il cligne deux fois des paupières.

– Et que me veut-**on**, en haut lieu?

– Oh... trois fois rien. Une des Éminences a un rejeton qui se pique de littérature et on trouve que ce serait bien qu'il ait le prix Concours, ou un nom comme ça.

J'ai failli m'étrangler avec ma paille. J'éclate de rire:

– Le Goncourt, rien que ça! Mais sais-tu ce que c'est que ce prix, mon brave Denis?

Le barman hausse ses épaules de catcheur en signe d'indifférence et pousse un gros soupir en lorgnant son inaccessible amour mural.

– C'est une machine à fric, une farce médiatique montée par les gros éditeurs, parce que ça fait vendre. Dis à ton contact que ce serait plus facile de déboulonner la statue de la Vierge dans la grotte de Lourdes que d'obtenir la récompense littéraire suprême pour le « fils de », sans préjuger des qualités de son texte. Regarde-moi, Denis: tu as en face de toi un honorable pornographe, dont les histoires valent tous les prix Goncourt réunis; eh bien, jamais jamais je ne recevrai cette merde, parce que mon éditeur, Sous la Cape, ne fait pas partie de la Mafia germanopratine.

Denis se penche sous le bar et met sur le comptoir un dictaphone.

– Ça ne t'ennuie pas que je t'ai enregistré? J'entrave que couic à ce que tu me dis; je transmettrai la bande à qui de droit... Ça te va?

– OK, Denis, pas de souci pour moi. Précise bien que je ne suis pas le bon interlocuteur: il vaudrait mieux que la Compagnie s'adresse directement au jury du prix et parvienne à le convaincre de la pertinence de choisir ce jeune homme pour la cuvée 2014.

Denis appuie sur le bouton stop. À ce moment, les deux coquines sortent de la backroom. Les éphèbes, éreintés, s'éclipsent en traînant les pieds. Nathalie est toujours aussi sexy et « ma » Geneviève resplendissante (quel dommage, encore une fois, que pépé Marcel, alias PapyPampers, ait raté la tronche de sa fille, dont les angles chevalins accrochent les lasers de la boule qui tourne au centre de la piste de danse).

– Alors les filles, c'était bien?

Les deux coquines ronronnent...

– Hum... il m'a divinement croqué les orteils (Geneviève est atteinte d'une rare perversion: elle jouit si on lui lèche et/ou croque les pieds).

– Le mien m’a bourrée à fond, j’en avais la glotte qui tremblait.

Rapporté hors contexte, cela fait affreusement vulgaire. Et, pourtant, je vous assure que, dégustant son martini, la belle Nathalie ne pouvait en aucun cas être confondue avec une harengère.

– Et vous, les garçons, quoi de neuf?

– Oh, pas grand-chose, on papotait littérature.

*

Trois jours après, *le Monde d’hier et d’aujourd’hui*, le grand quotidien national, affiche sur toute la largeur de sa Une: «On a dérobé la Vierge de Lourdes», suivi de ce chapeau: «Incroyable! Alors que Lourdes vibre avec une rare ferveur aux Journées mariales, tandis que des milliers de pèlerins se pressent jour et nuit dans le sanctuaire, la Vierge de plâtre boulonnée dans une niche de la grotte a disparu. Certains crient au miracle, d’autres au scandale!»

– Miracle, mon cul! grommelé-je, accoudé au comptoir du *Cougar*, après avoir mis le journal sous le pif bourgeonnant de DSQ.

Mon pote peu fréquentable a un sourire presque aussi mystérieux que sa bien-aimée en deux dimensions.

– Pour la Compagnie, rien n’est impossible! J’ai transmis ta réponse à qui-tu-sais (bien entendu, j’ignore tout de l’identité de ce «qui-tu-sais»); on te remercie de ta suggestion et on s’occupe du jury du Concours.

– «Goncourt», Denis, avec un «G», comme le point cher à Nathalie. C’est aussi une station de métro. D’ailleurs, des rigolos avaient inventé le «prix de la station Goncourt», ce qui était nettement plus excitant que cette pitoyable mascarade

annuelle, qui récompense un roman insipide que l'on oublie aussi vite qu'on l'a encensé.

– Si tu veux, «Goncours». **On** va prendre toutes les mesures nécessaires pour l'attribution du prix au rejeton. Mais **on** aimerait que tu drives le petit avec ton éditeur. D'ailleurs, il ne va pas tarder à arriver.

Je gémis :

– Mais Denis, je n'ai jamais fait ça ! J'écris sans réfléchir, comme je respire. C'est une sorte d'automatisme psychique pur, si tu vois ce que je veux dire, sauf que quand on m'appuie sur les synapses, ce n'est pas de la poésie qui gicle du stylo, c'est du prose.

Sans m'écouter, Denis astique son comptoir, soupire en zyeutant sa belle. Il me fait signe de me retourner. Un jeune homme vient d'entrer. Nathalie, quittant son éternel martini, commence sa manœuvre d'encerclement, mais je suis plus rapide qu'elle :

– Désolé, ma belle, celui-là est pour moi.

Elle me regarde, surprise :

– Comme tu veux ! On ne va pas s'étriper le bout de gras entre vieux amis...

– Ne te méprends pas, ô consolation des jouvenceaux. C'est un rendez-vous strictement professionnel.

J'attire l'homme de lettres vers le bar. Plutôt sympathique, le « fils de ». Il fait plus penser à un rocker de banlieue qu'à un minet du VI^e arrondissement.

– Salut, moi c'est Freddie, Freddie Labise, alias Jules Veine. On se la fait ?

Ni une ni deux, il me plaque un gros poutou sur la joue. Je me présente à mon tour.

– Alors, c'est vous l'expert ?

Plutôt admiratif, le Freddie.

– Expert, je ne sais pas. Disons qu’avec les années, j’ai accumulé pas mal de caractères, et j’ai réussi à garder le mien au beau fixe... Je vous préviens, je ne suis ni connu ni riche!

Freddie me balance une grande claque dans le dos. Mon lait orgeat clapote.

– Pas de problème, mec. Et puis, on se tutoie, hein, entre collègues!

Il se penche et murmure.

– Elle est pas mal la vioque, tu te l’es tapée?

Je réponds sur le même ton :

– Couci-couça. Elle préfère les jeunes gens dans ton genre.

Freddie s’apprête à rejoindre Nathalie. Je l’attrape par le col de son blouson de cuir.

– Tout doux, beau minet! Avant de ronronner, il va falloir que tu me parles de ton chef-d’œuvre.

Le futur prix Goncourt se rassoit, et sourit.

– Oh, tu sais, c’est juste pour passer le temps. J’aime bien les séries télé, surtout la SF, et puis les pornos rigolos, genre *Flesh Gordon*... Tu connais?

Je fais oui de la tête: une parodie déjantée et coquine de *Flash Gordon*.

– Alors je me suis mis à écrire une histoire à la con, à la fois SF et porno trash. Le pitch est simple: un mec fait l’amour avec sa copine. Il jouit très fort et crie: «Je pars! Je pars!»... et il se retrouve sur une autre planète, pleine d’affreux cannibales et de pervers pour qui les humains sont juste de la viande de boucherie ou des sex-toys... Tu vois le genre. J’ai appelé ça *Le Voyage dans les Spasmes*. Et j’ai pris le pseudo de Jules Veine, parce que j’adorais *Vingt Mille Lieues sous les mers* quand j’étais mioche. Marrant, non?

Je reste sans voix. Sur mon écran mental géant, je vois déjà le président du jury déclarer: «Cette année, nous avons

attribué, à l'unanimité, le prix Goncourt au *Voyage dans les Spasmes*, de Jules Veine»... Je ne veux pas rater ça!

– Ah oui, très chouette!

– Bon, j'en ai parlé au paternel, qui ne lit que les résultats du PMU ou les cours de la Bourse. Justement, il y avait une émission sur les prix littéraires à la télé et on y discutait de la difficulté pour les jurys à se mettre d'accord et patati et patata... Et mon père a dit: «Ben au moins, cette année, pour le Goncourt, ils n'auront pas de mal à trouver leur lauréat, ce sera toi!» Il n'a pas lu une ligne de ce que j'écris. Je pense même qu'il trouverait ça débile, mais une fois qu'il a pris une décision, le papa, il ne revient jamais dessus. Donc, j'aurai le prix Goncourt. De toi à moi, je m'en fiche complètement; j'écris juste pour m'amuser, je ne veux pas en faire un métier. Et puis, je pense que mon texte aura besoin d'un sacré lifting!

– Ne t'inquiète pas, Freddie. Tu l'as dit, je suis l'expert!

*

Le lendemain, nouvelle Une du *Monde d'hier et d'aujourd'hui*: «Réapparition de la Vierge à Lourdes». Pas besoin de lire l'article: la laide statue a repris sa place. Et les cuculs bénits vont à nouveau crier au miracle.

Tout de même, la Compagnie, elle assure!

*

Avec Freddie, nous sommes convenus de séances régulières pour ripoliner son texte. Le fichier qu'il m'a envoyé est pourri de coquilles, d'anacoluthes et autres syllepses, mais ça ne manque pas de rythme et Freddie pêche plutôt par un

trop-plein d'imagination que par une constipation littéraire, celle qui, hélas! contracte les *anus scribatores* de nos éminents Auteurs (Amajuscule). Pour vous faire marrer, voilà un extrait du *Voyage dans les Spasmes*:

« *En quelques mots, Viçtoramélie m'expliqua que, tous les sept ans, un concours anthropippique était organisé en vue d'élire le Grand Jockey.*

Les candidats se rangeaient sur la ligne de départ et les Poide-centaures, dans les tribunes, lançaient les paris.

Le premier arrivé était nommé Grand Jockey, le deuxième Vice-Grand-Jockey, le troisième Premier Étrilleur. Les Poidecentaures qui avaient donné la combinaison dans l'ordre étaient élevés au grade de courtisans ; ceux qui l'avaient eue dans le désordre bénéficiaient de dégrèvements fiscaux. »

– Je te l'avais dit, c'est pas très malin. À force de voir mon père remplir des grilles PMU...

– Mais non, Freddie, au contraire, tu as un don pas croyable: tu écris tout ce qui te passe par la tête – ne le prends pas mal – et ça donne quelque chose de très vivant, un peu *border line*, certes. J'adore!

Freddie me regarde, décontenancé.

– T'es sérieux, là?

– Cent pour cent. Pour tout un tas d'emmerdeurs, la littérature, c'est comme une rédaction de cours élémentaire. Ça doit mettre le sujet et le verbe au bon endroit, avec des mots – compliqués de préférence – entre les deux, et surtout, surtout ne jamais déborder du cadre convenu de la vraisemblance, ce véritable cancer de l'édition française. Toi, tu t'en fous. Tu écris pour t'amuser, et tu vas emmener ton lecteur sur ta planète de sauvages! Bon, on va lisser quelques incongruités syntaxiques, mais sans rien enlever de ta spontanéité, de ta truculence.

*

Nous avons bossé tout l'été. Freddie, sous ses airs j'men-foutistes, est attentif à mes suggestions, conteste parfois mes choix, et souvent avec pertinence. Bref, ce qui s'annonçait comme le pensum de l'année se révèle un jouissif moment de complicité littéraire.

L'éditeur de Sous la Cape, mis au courant, accepte de publier l'ouvrage à cent exemplaires, puisque c'est la politique de la maison : on imprime peu parce qu'on ne diffuse rien ! Je lui présente Freddie.

– Tu devrais faire un effort, cette fois-ci. Ce livre va avoir le prix Goncourt...

– Et moi la Légion d'honneur, rigole l'éditeur. Bon, pour faire plaisir à ton pote et parce que j'aime vraiment son histoire à la con, j'en imprime vingt de plus.

Freddie est aux anges. Je fais l'homme comblé.

– Monsieur est trop bon !

Sous la Cape, c'est de l'ultraconfidentiel, mais l'éditeur est sérieux : les textes sont ripolinés à la virgule près, la maquette est soignée et la moindre coquille éradiquée impitoyablement. Ça se fait rare dans la profession. *Le Voyage dans les Spasmes* est imprimé, en numérique, début octobre. Sur la couverture, un chouette dessin représente Jules, le héros, aspiré par un vortex hallucinatoire.

J'ai donné rendez-vous à Freddie au *Cougar*. Je pose dix exemplaires tout frais sortis des presses sur le comptoir. L'auteur du *Voyage dans les Spasmes* est ému.

– Alors, Freddie, content ?

– Quand même, ça fait quelque chose de voir son premier livre imprimé ! Et puis tout ça, c'est grâce à toi.

Je la joue modeste.

– Oh! j’ai juste fait bouger quelques lignes, comme disent les journalistes branchés. Et on a formé une *dream team* d’enfer, tous les deux! D’ailleurs, il va falloir remettre ça rapidement: un Goncourt, ça court sur deux ou trois livres, côté notoriété. Après, c’est le Grand Oubli, sauf quand le lauréat se met à jouer à l’Écrivain, avec l’accent de Saint-Germain-des-Prés. J’espère que tu nous épargneras ça!

Denis tripote un des exemplaires, chausse ses bésicles, ouvre au hasard et rigole:

– Écoutez ça: «*Le Pariconseiller nous aperçut et chuchota quelques mots à l’oreille du Grand Jockey. – Ah! voici donc l’Homme-qui-parle. Approche, approche, mon petit: de quelle banlieue galactique arrives-tu? – De la Terre, Monsieur. Le Grand Jockey parut réfléchir un instant. – La Terre, la Terre... Ça fait bouseux, ce nom-là! Les courtisans s’esclaffèrent du bon mot de leur monarque.*»

Nathalie, à son tour, s’empare d’un exemplaire et, tout en pétrissant d’une main la cuisse de l’auteur, se met à lire: «*Après plusieurs heures de marche, nous arrivâmes en vue de l’étable des Viandéphèbes. Les gardes me poussèrent à l’intérieur, refermant précipitamment la porte derrière moi. L’odeur me suffoqua littéralement: un mélange d’excréments et de chairs décomposées. Je titubai. Je me trouvais dans une cour de terre battue de vaste dimension... Le sol était parsemé de carcasses sur lesquelles adhéraient encore des lambeaux de chair. Au spectacle de ces débris indiscutablement humains, mon cœur se souleva. Ce fut pire encore quand je vis accourir vers moi une dizaine de Viandéphèbes, nus et gras comme des verrats: des bourrelets de graisse descendaient en plis malsains et recouvraient le sexe des hommes d’un horrible pagne. Les femmes pendouillaient de tous côtés; seul détail remarquable: leurs seins étaient petits et admirablement*

conformés. Ces êtres étaient d'une saleté repoussante. Quand ils passaient à proximité d'une carcasse, ils s'accroupissaient et disputaient aux mouches les débris avariés. »

– Eh bien, vaut mieux pas lire ton bouquin avant d'aller au restaurant, petit polisson !

Elle lui croque un bout d'oreille tout en l'entraînant vers une des backrooms. Freddie rayonne : mieux que le prix Goncourt, il vient de décrocher la récompense suprême du *Cougar*, un moment de sexe endiablé avec Nathalie.

– Le petit veinard, soupire Denis.

Son bar brille comme une boule de billard à force de l'astiquer... Pas fringant, le Denis ; il serait urgent qu'une mignonne en chair et en os le sorte de sa fixette pour la tartignolle sur toile de lin au sourire de travers.

*

Ce soir, c'est l'annonce du résultat. Nous sommes agglutinés devant le téléviseur à écran plat que Denis a posé sur le bar : Geneviève, ma légitime ; sa fille, Footinette, aussi dingue que sa mère de mamours podophiliques ; Nathalie, amoureux-ement lovée contre le (futur) héros du jour ; Denis, pour une fois côté clientèle ; moi ; et l'éditeur de Sous la Cape, qui lance des œillades à Footinette, le vieux cochon !

Le jury du Goncourt s'est bâfré au restaurant Drouant le menu gastronomique, puis il se présente au grand complet devant les caméras. Pas brillante, l'équipe des cadors de la littérature : le président a le lorgnon de travers et les cheveux montés en chantilly derrière les oreilles ; une vieille matrone claudique sévère, le ripolin dégoulinant sur les bajoues ; un autre a le bras en écharpe et l'œil au beurre noir... Une assemblée d'éclopés, et le moral est à l'avenant : tranches en berne

– on dirait une brochette de repentis se présentant à un procès stalinien.

Au *Cougar*, ça rigole :

– Et celle-là, t'as vu son chignon de travers ; on a l'impression qu'elle est passée dans une machine à claques. Ils y sont pas allés de main morte, les petits gars de la Compagnie.

Effectivement, pour imposer son outsider, « celle dont on ne prononce pas le nom » a utilisé des arguments... frappants.

Le président prend son air le plus officiel et se racle la gorge :

– Pour la cuvée 2014 de notre prix, nous avons choisi de couronner l'audace, la jeunesse, l'esprit d'aventure... de revenir aux fondamentaux, en quelque sorte. *Le Voyage dans les spams*, de Jules Verme, ouvre un corridor, que dis-je : une porte spatio-temporelle dans nos usages de lecture. Sa verve, sa fantaisie, son style si personnel nous ont enthousiasmés [ils ont l'air enthousiastes, les tristes sbires du book business!]. Bravo donc à Jim Vine pour son livre, *le Voyage dans l'Espoir*, paru aux éditions Sous la Veste... euh... Sous la Bure, enfin bref, un jeune éditeur peu connu et très prometteur. On applaudit !

Derrière le jury, une rangée de patibulaires claquent des mains à tout rompre. Les membres de la digne Académie clabaudent des doigts sans vraie conviction, mais un regard sévère du chef des affreux a tôt fait de réveiller leur ardeur.

– Ah l'imbécile ! s'écrit Freddie, même pas capable d'épeler mon pseudo correctement. Et le titre du livre, il était pas foutu de s'en souvenir. Ce qu'il a dû recevoir comme beignes sur sa caboche, celui-là. Le homard et le foie gras ont sûrement eu du mal à passer.

– Sous la Cape, un jeune éditeur, rigole mon pote. Ça fait quarante ans que je fais ce foutu métier mais, pour eux,

qui ne sont jamais sortis de Saint-Germain, tout ce qu'ils ne connaissent pas, c'est nouveau, forcément. Ah, les gentils cons!

*

Le lendemain, la presse se déchaîne: « Un livre répugnant, une farce odieuse! » titre *Téléramage*, l'hebdo du bon goût parisien. « Canular ou tsunami littéraire? » pour *Libres Rations*, le quotidien des hipsters. « Le mauvais goût bientôt à l'Académie française? » s'inquiète *Le Migarrot*. Et tous de descendre en flèche *Le Voyage dans les Spasmes*: borbier insane, cacophonie mentale, etc.

Mon pote de Sous la Cape est submergé de commandes. Un diffuseur lui propose de prendre la relève et fait tirer à 100 000 exemplaires, qui s'arrachent dans la semaine. Le pilonnage médiatique continue, dans la presse papier, à la radio, à la télé. Freddie refuse toute interview. On commence à douter de son existence. « Un nouveau Marc Ronceraille? » enquête *le Bourbier international*, faisant allusion au mythique et canular-desque numéro 100 d'*Écrivains de toujours*. Au fur et à mesure des semaines, les tirages s'épuisent à un rythme infernal. On dépasse bientôt le million d'exemplaires. Les médias opèrent alors un de ces virages à 180 degrés dont ils ont le secret. « Jules Veine, un phénomène de société! » s'enthousiasme *Lichpress*; « Un courant d'air salutaire dans la littérature du XXI^e siècle » s'extasie *le Vieil Observateur*. Même *Téléramage*, dans un élan d'Alzheimer caractéristique, se livre au rétropédalage: « Un style résolument nouveau au service d'une imagination sans freins. »

— Dans ce cas, on écrit « frein » sans « s », je précise à l'intention de Freddie.

Le *Cougar* est devenu son pilier de Notre-Dame et Nathalie son égérie. L'auteur le plus recherché de la planète s'est réfugié à demeure au club de Denis Saute au Cul.

– Tu ne veux toujours pas te montrer? lui demande la belle sexygénéraire, ravie d'avoir le bestseller pour elle seule.

– Non, c'est plus drôle comme ça! Et puis, la célébrité, c'est que des emmerdes... Et papa ne veut surtout pas attirer l'attention sur la Compagnie.

C'est vrai, il y a eu de vagues commentaires sur l'attitude bizarre du jury mais, le succès venant, on a oublié la scène du Drouant. Même les intéressés s'affichent désormais, l'œil pétillant, le chignon pimpant, la lippe avantageuse, et revendiquent leur choix imposé: «On a tout de suite perçu la rupture; il y aura un avant *Voyage dans les Spasmes* et un après», a même déclaré avec aplomb le président binoclard.

Quant à mon pote de Sous la Cape, il s'est vu proposer des ponts d'or pour entrer dans un des groupes du book business. Il a décliné, s'autorisant de grands éclats de rire:

– Pendant quarante ans, je n'ai pas existé. D'un seul coup, j'apparais comme le porteur de flambeau qui fait rayonner la culture française sur le monde. Ils n'ont vraiment rien compris, ces connards. Ce qui compte, c'est l'authenticité du texte, et si je me suis réfugié dans la littérature «de genre», c'est qu'on y trouve des pépites plus brillantes que les fades remugles des écrivailleurs officiels. Les lecteurs ne s'y sont pas trompés. Ton Freddie a fait plus de bien à la littérature que les trois mille romans sortis cette année. À sa santé!

Le Gang des Vieillards en version numérique (epub ou pdf)

sur Amazon, I-tunes, Numilog, etc.



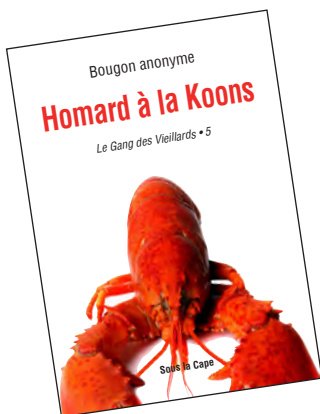
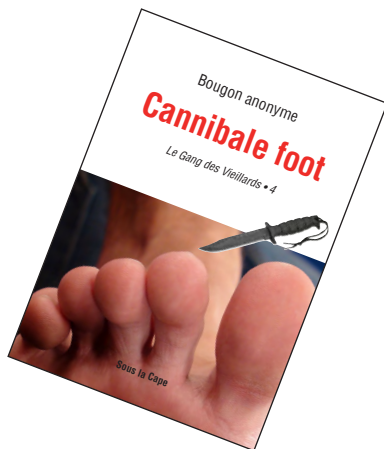
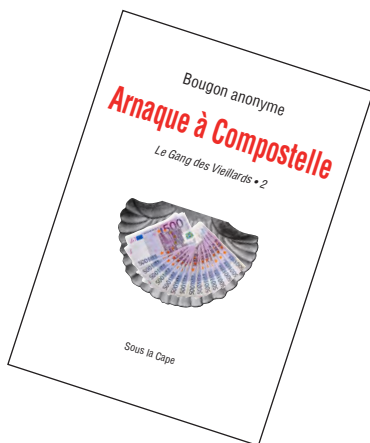
« Le texte est extra, drolatique dans la confrontation de deux mondes, de deux langages, de deux générations. Un site Internet de rencontres pour les vieux décrépis et de jeunes filles gérontophiles, il fallait y penser ! » ChocolatCannelle

Les internautes ont plébiscité kiffe-un-vieux.com

Cette réjouissante nouvelle est une vraie merveille: le concept déjà – une parodie du site « Adopte-un-mec.com », où les clientEs payent pour accéder à une banque de profils de vieux vraiment vieux, aux pseudos aussi racoleurs que « Sixième Incontinent », « Caramelmou » ou « Papy Pampers »...

Évidemment, les filles sont jeunes, fraîches, désirables et incroyablement dévergondées (et gérontophiles of course), et notre héros va passer quelques délicieux moments par webcam interposée... Va-t-il les rencontrer IRL? (Et non pas IRM, comme le comprend notre octogénaire au vocabulaire châtié, un peu perdu avec la manière de parler en abrégé de ses nouvelles compagnes de jeu...).

L'histoire est drôle, marrante, et d'actualité, notamment avec Twitter et Snapchat. C'est plaisant à lire pour passer un quart d'heure à rire. L'ambiance est bien, on se situe dans un cercle fermé assez spécial où l'on découvre des personnes adeptes des vieux sans arrière-pensées (héritage tout ça...). Je recommande vraiment, non pas pour le côté érotique mais pour l'humour!



Sous la Cape

collection de littérature élégante et raffinée
à son siège permanent *in partibus infidelium*.
De ce côté-ci du monde, elle est hébergée par

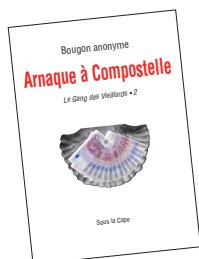
Éditions Deleatur
Le Ponteil, 05310 Champcella

ISBN 978-2-86807-296-2

Achevé d'imprimer en octobre 2015
sur les presses de Sobook (59100 Roubaix)

Dépôt légal : octobre 2015.

Tirage limité à 100 exemplaires,
et 20 exemplaires hors commerce.



Sur Internet, je suis tombé sur le site **kiffe-un-vieux.com**. Pour s'inscrire, il faut être un mec de plus de cinquante ans – et c'est gratuit ! Les dames, elles, doivent avoir moins de trente ans – c'est payant pour elles. Ayant l'âge de la carte Seniors +, j'ai rempli une fiche descriptive.

Physique : un peu gras du bide, cheveu clairsemé, bajoues en formation, poil blanchissant et plutôt fourni.

Sport préféré : sieste roteuse.

Je like : les ados prolongées avec couettes, les dodues épilées, les vicieuses brunettes aux yeux en amande douce-amère, voire les transgenres si fesses rebondies et bouche pulpeuse.

Particularités : mou de la teub, dents jaunies.

Photo jointe : un gros plan du bas-ventre, en slip flapi, laissant deviner un paquet ayant été oublié dix ans sur les étagères de l'amour. Pour rigoler, à « signes particuliers », j'en ai rajouté dans le peu ragoûtant : bave quand il s'ennuie, s'endort au point G, ne se coupe pas les poils de nez.

Sept nouvelles à l'humour ravageur

Voici enfin réunies les aventures de Caramelmou et PapyPampers, qui ont conquis la planète Net dans leur version numérique.

Bougon anonyme. Bande de vieux qui n'aiment pas les jeunes qui vont devenir vieux. Mais qui ne détestent pas la jeunesse, surtout la leur.



www.souslape.fr



10 euros

Genre : Humour, sexe et arthrose